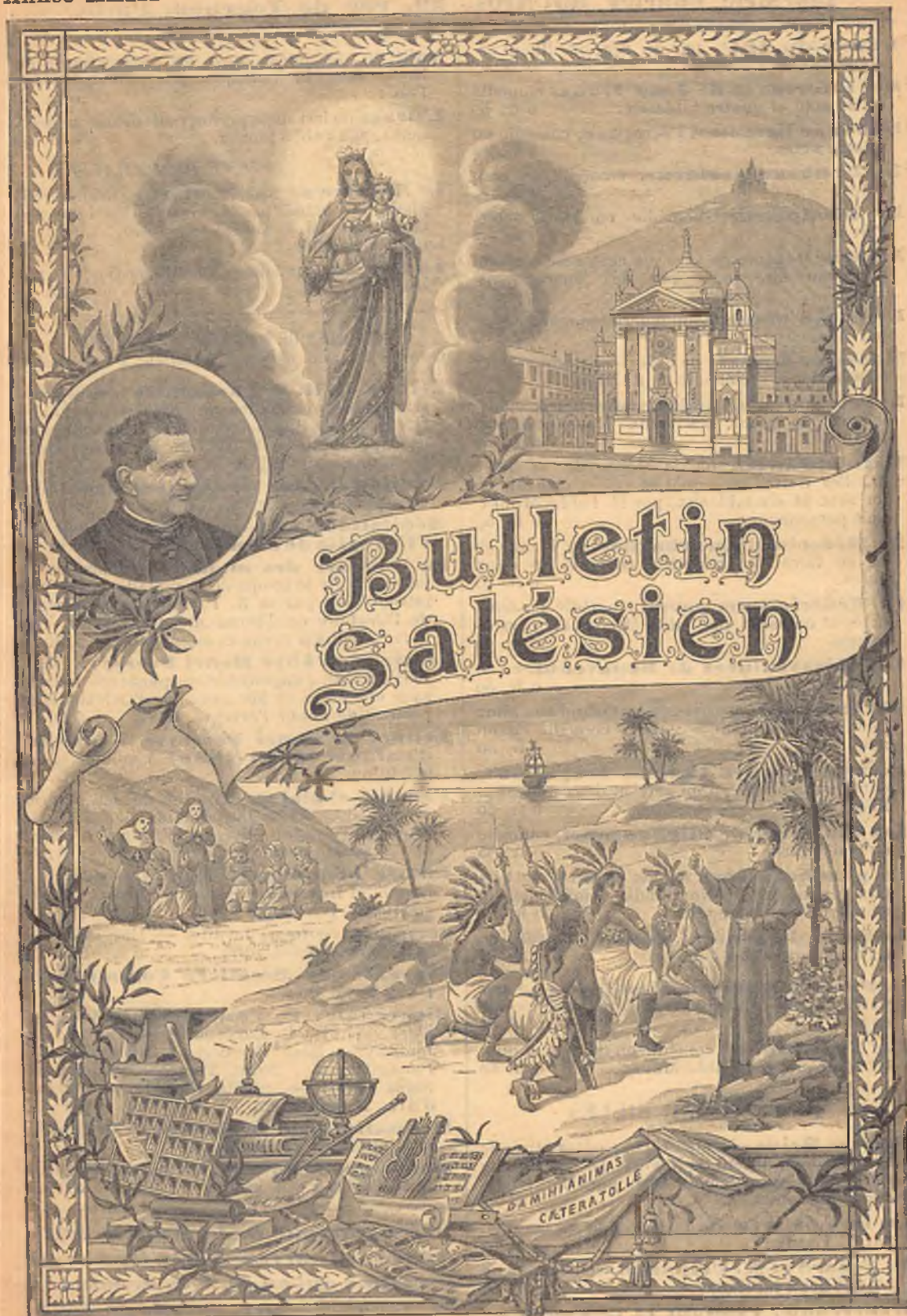




Siège: Dans toutes les maisons Salésiennes.

- L'École du 101^e**, par le sergent BRÉGUET, comédie en un acte. 0 fr. 60
- Les Infortunes de Jean Iroux**, comédie en un acte et quatre tableaux. 0 fr. 50
- Le Jeune homme à l'épreuve**, comédie en quatre actes. 1 fr. »
- Le Tambour nocturne**, comédie en cinq actes. 1 fr. »
- Le Dissipateur**, comédie en trois actes. Prix : 1 fr. »
- Athalie**, tragédie en vers, en cinq actes, arrangée pour être jouée par des jeunes gens. Prix : 1 fr. »
- Le Lapin blanc**, bouffonnerie en deux actes, par A. CAMUS. 1 fr. »
- Monsieur Larègle** ou *Faites-vous aimer pour être bien servi*, comédie en un acte.
- Le Secret d'être toujours content**, comédie en un acte. Les deux pièces réunies. Prix : 0 fr. 50
- Maître Patelin** ou *le Moyen de se faire habiller à neuf sans qu'il en coûte*, comédie en un acte et six tableaux, par M. l'abbé MORET, huit personnages. 0 fr. 50
- Le Médecin d'Escarbagnac** ou *le moyen de se faire une clientèle*, comédie en deux actes. 0 fr. 75
- Le Médecin sans pareil**, comédie en trois actes et un ballet, par l'abbé MORET, dix personnages. 0 fr. 75
- Les Mémoires de Bonaventure**, en un acte. 0 fr. 50
- Oh ! les bonnes pommes** ou *Quand on s'aime bien, tout va pour le mieux*, comédie en un acte. 0 fr. 50
- Pierrot chez les Indiens coup'choux**, pantomime-bouffe en un acte et deux tableaux. Prix : 0 fr. 50
- Les Plaideurs de Clignancourt**, comédie en trois actes. 0 fr. 75
- Le plus beau rêve** ou *les Gascons sont-ils plus malins que les Normands*, comédie en un acte, trois personnages. 0 fr. 50
- La Prise du général Poulet**, comédie en un acte, par l'abbé GIGOT. 1 fr. 50
- Le Progrès moderne bien jugé par un villageois**, comédie en un acte, cinq personnages. 0 fr. 50
- Les Trois lapins**, comédie en un acte et quatre tableaux, par l'abbé MORET. 0 fr. 50

PIÈCES POUR FILLES

- Pauvre Reine**, drame en cinq actes, tiré de l'œuvre de M. Raoul de Nivery, *Le Procès de la reine* a été spécialement écrit pour les patronages de dames. 1 fr. »
- Un Bon petit cœur**, bouffonnerie en un acte, par A. CAMUS. 0 fr. 50
- M. Finard et M. Grippe-sol**, comédie en un acte et deux tableaux. 0 fr. 50
- L'Incrédule, l'Enfant et la Poule. Le Tabac et le P'tit Verre.** 0 fr. 50

- Noël**, en trois actes, avec les vieux chants de Noël, sans la musique, par l'abbé MORET. Prix : 0 fr. 50
- L'Orage** ou *le Temps perdu*, petit drame en deux actes, par l'abbé MORET. 0 fr. 25

VIENT DE PARAÎTRE

- Le Martyre de sainte Barbe**, drame religieux en 4 actes, par A. CAMUS. Musique des chœurs par M. E. CHAUMONT. In-12. 1 fr. »
- La musique seule. 1 fr. 50
- La Pupille**, comédie-vaudeville en 3 actes, par le même. In-12. 1 fr. »

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ H. PERREYVE

Chanoine honoraire d'Orléans, professeur à la Sorbonne

- Lettres du R. P. Lacordaire à des jeunes gens**, recueillies et publiées par l'abbé H. PERREYVE, augmentées de lettres inédites et des approbations de NN. SS. les archevêques et évêques. 11^e édit. In-12. 4 fr. »
- Méditations sur les saints Ordres** (Œuvres posthumes). 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Méditations sur quelques versets de l'Evangile de saint Jean**. In-24. 1 fr. »
- La Journée des malades**. Réflexions et prières pour le temps de la maladie, avec une introduction par le R. P. PÉTÉTOT, supérieur de l'Oratoire de l'Immaculée-Conception. 1 v. in-12, 9^e édition revue et augmentée. 3 fr. 50
- Lettres de l'abbé Henri Perreyve** (1850-1865), 6^e édit., augmentée de plusieurs lettres, avec une lettre de M^{sr} l'évêque d'Orléans et le portrait de l'abbé Perreyve. In-12. 4 fr. »
- Lettres de Henri Perreyve à un ami d'enfance (1847-1865)**. 1 volume in-12, 6^e édition. 4 fr. »
- Pensées choisies**, extraites de ses œuvres et précédées d'une introduction par S. E. le Cardinal TERRAUD, Evêque d'Aulun, membre de l'Académie française. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Études historiques** (Œuvres posthumes). Leçons et fragments du cours d'histoire ecclésiastique. 1 volume in-12. 4 fr. »
- Sermons**. Sermons inédits. — Une station à la Sorbonne. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- Souvenirs de Première Communion**. 1 vol. in-24. Prix : 1 fr. »
- Biographies et Panégyriques**. *Biographies* : Le R. P. Lacordaire. — Herman de Jouffroy. — Rosa Ferrucci. — M^{sr} Baudry. — *Panégyriques* : Saint Thomas d'Aquin. — Saint Louis. — Sainte Clotilde. — Jeanne d'Arc. 2^e édit. In-12. 3 fr. 50
- Méditations sur le Chemin de la Croix**, 11^e édition. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Monseigneur Haudry**, Evêque de Périgueux et de Sarlat. 1 vol. in-18. 0 fr. 40

Le Catalogue de la Maison DOUNIOL sera adressé FRANCO à toute personne qui en fera la demande à M. Téqui, Libraire, 29, rue de Tournon, Paris.



BULLETIN SALÉSIEN

Revue mensuelle des Œuvres de Don Bosco

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu

(PÈRE IX).

Redoublez de force et de talents pour retrirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGES —

Lyon, 26, Place Bellecour. — Turin, 32, Rue Cottolengo. — Liège, Orphelinat St. Jean Berckmans, Rue des Wallons.

XXIII^e ANNÉE — N^o 11 — NOVEMBRE 1901.

SOMMAIRE: — SA SAINTETÉ LÉON XIII et les Missionnaires salésiens. — DON BOSCO et l'éducation (2e partie, III). — Mgr FRANSONI et Don Bosco — La première EXPOSITION des Ecoles d'Arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes. — COURRIER DE NOS ŒUVRES: Bethléem, Nazareth. — CHRONIQUE SALÉSIENNE: Turin, Argentine, Brésil, Italie, Palestine, Espagne, Vénézuéla. — GRÂCES de N.-D. Auxiliatrice. — NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO: Equateur. — A TRAVERS LES RELATIONS DE NOS MISSIONNAIRES: Paraguay, Mexique. — Vie de Mgr Lasagna (suite).

Sa Sainteté Léon XIII et les Missionnaires Salésiens

Nos chers Coopérateurs savent tous déjà depuis longtemps toute l'affection et l'intérêt que Sa Sainteté le pape Léon XIII porte aux Missions salésiennes. Cette année encore, le Souverain Pontife vient d'en donner une preuve éclatante dans l'audience particulière qu'il a accordée à quelques-uns de nos Confères, le 29 septembre dernier. Ces Missionnaires venus de différents points de l'Amérique du Nord et du Sud, pour assister au neuvième Chapitre général de notre pieuse Société, qui s'est tenu cette année à Turin, n'avaient pas voulu reprendre le chemin de leurs Missions sans avoir la consolation de voir Sa Sainteté et d'en obtenir une bénédiction toute spé-

ciale pour leurs Œuvres. Laissons la parole à l'un d'entre eux, au Directeur de la Maison de Bahía Blanca, dans la Patagonie septentrionale.

Rome, 30 septembre 1901.

Bien-aimé Père Don Rua,

J'espère vous procurer un grand plaisir, en vous envoyant les détails de l'audience particulière qu'hier Sa Sainteté Léon XIII a bien voulu accorder à quelques-uns de vos Fils. C'était dans ce but d'ailleurs que nous nous étions rendus à Rome, aussitôt après la clôture du Chapitre général de notre pieuse Société. Nous voulions solliciter du Saint Père une bénédiction

spéciale pour nos Missions, nos Œuvres, nos Bienfaiteurs et nos Enfants. Admis hier à midi devant Sa Sainteté, nous avons été l'objet d'une marque de bonté qui a ému profondément tous ceux qui avec moi prirent part à cette audience. C'étaient Don Riccardi, directeur de la maison de Mexico, Don Guerra, directeur de Paysandu, Don Costamagna, directeur de Santiago, Don Gioia, directeur de Guarantigueta, Don Pedrolini de Bernal, Don Egas de Quito, Don dos Santos de Saint-Paul et les trois enfants que j'avais amenés avec moi de Bahia Blanca.

La première bénédiction fut pour vous, bien-aimé Père, dont la fête se célébrait ce jour même. A votre nom Sa Sainteté souriante s'informa de votre santé, de ce que vous faisiez, puis après une courte pause: « Oui, oui, je le bénis de tout cœur, Don Rua et toute la pieuse Société. Oh! Don Rua, il fait un bien considérable. » Le Saint Père témoigna le même intérêt, lorsque nous lui demandâmes sa bénédiction pour NN. SS. Nos Evêques et Supérieurs d'Amérique, puis il s'informa de l'état de nos Missions et de nos Maisons. A la vue des trois enfants qui nous accompagnaient, le Pape demanda s'ils étaient Américains; alors attirant à lui le plus jeune, o serra sur son cœur, le caressa et nous dit:

« J'aime beaucoup les enfants américains, surtout ceux de la Patagonie, je les bénis tous; » et se tournant vers les trois enfants il leur recommanda d'être toujours bons et de prier toujours pour le Pape.

Enfin Sa Sainteté, après nous avoir donné de bons conseils, nous concéda la faculté de donner une fois la bénédiction papale aux Coopérateurs et Bienfaiteurs des Œuvres salésiennes et à tous nos enfants, puis nous encouragea fortement à poursuivre nos œuvres en nous inspirant un zèle ardent pour le salut des âmes.

Nous nous retirâmes tout émerveillés de la lucidité d'esprit de Sa Sainteté, de la sublimité de sa doctrine et de son extrême bonté pour les Fils de Don Bosco.

Je ne finirais pas, bien-aimé Père, si je voulais vous décrire les transports de joie qui inondaient nos cœurs, et je puis vous assurer que nous n'oublierons jamais cet instant de bonheur.

En me recommandant à vos bonnes prières, je me dis pour toujours

Votre fils très affectionné

en Jésus et Marie

MICHEL BORGHINO

prêtre.

Don Bosco et l'éducation*

DEUXIÈME PARTIE

Formation religieuse et morale

III

Le chant sacré

Don Bosco veut que dans ses maisons les cérémonies soient très bien faites, afin qu'elles portent dans l'âme des enfants lumière et édification; il n'accorde pas une moindre importance au chant sacré.

Le chant est l'expression modulée du rythme des sentiments du cœur; on chante aussi les instructions doctrinales pour les graver plus profondément dans l'esprit. Le chant fait partie essentielle du culte extérieur. Dieu

l'avait prescrit dans l'ancienne loi. On chantait devant le tabernacle les cantiques de Moyse, et plus tard, dans le temple, les psaumes de David. Tous les peuples se sont servis du chant dans leurs fêtes religieuses. L'Eglise en a fait dès l'origine l'objet de sa pieuse sollicitude. Paul et Silas chantaient dans la prison de Philippes (1), et ces chants apostoliques eurent leur prolongement dans les catacombes. Les chrétiens au commencement du deuxième siècle chantaient dans les oratoires de Bythinie une hymne au Christ-Dieu, comme nous l'apprend Pline le Jeune

(*) Voir Bulletin salésien février 1901 et suivants.

(1) Act. XVI, 25.

dans sa lettre à l'empereur Trajan. On sait que saint Ambroise, au 4^e siècle, composa de nombreuses hymnes liturgiques, et que le pape saint Damase tourna son zèle vers la manière dont on chantait les psaumes dans l'Eglise. Mais, le maître par excellence du chant sacré, fut saint Grégoire le Grand, au 6^e siècle; voilà pourquoi le chant ecclésiastique est appelé chant grégorien.

A quelles sources saint Grégoire a-t-il puisé pour composer le chant qui porte son nom? Les uns disent qu'il s'est inspiré de la musique des Grecs, d'autres de celle des Hébreux. Il est probable qu'il a puisé à ces deux sources et aussi à la tradition latine, surtout ambrosienne. Mais, indépendamment des idées géniales qu'a pu concevoir un grand homme, un grand docteur et un grand saint, quelques auteurs vont plus loin et, dans leur admiration pour le chant grégorien, prétendent qu'il ne peut venir que du Ciel, et que dans son travail musical, le grand Pape a reçu une assistance spéciale du Saint-Esprit.

Quoiqu'il en soit, le chant grégorien longtemps négligé et méprisé comme une musique moyennageuse, est aujourd'hui remis en honneur et admiré des plus grands artistes. Mais c'est surtout comme élément éducateur que D. Bosco en a fait l'objet de sa sollicitude.

Il est incontestable que la parole chantée donne de l'énergie aux sentiments que l'on éprouve et les fait passer dans l'âme des auditeurs; voilà pourquoi le chant sacré est éducateur: il développe le sentiment religieux, fait aimer les choses saintes, Dieu et la vertu. D'ailleurs les enfants qui chantent aux offices de l'Eglise s'y attachent et en retirent un fruit précieux de sanctification.

Comme tous les saints, D. Bosco avait une âme d'artiste, il aimait la musique et l'introduisit dans ses maisons: il réserva principalement la musique instrumentale aux apprentis et la musique vocale aux étudiants. On chantait des messes en musique au temps de D. Bosco et l'on en chante encore aujourd'hui pour les grandes fêtes. Les motets au Saint Sacrement sont beaux, variés et bien exécutés, et les saluts très solennels. Chaque jour à la messe basse pendant la communion on chante un morceau latin ou français, et la prière du soir commence toujours par un couplet de cantique.

L'étude et l'exécution de la musique vocale est surtout réservée aux étudiants, parce que Don Bosco, le grand promoteur des vocations sacerdotales, savait que les enfants, en chantant à l'Eglise, prennent goût aux cérémonies saintes et cultivent à leur insu dans leur âme la vocation sacerdotale.

Quant au plain-chant, D. Bosco veut que tous l'apprennent, les apprentis comme les étudiants, afin qu'au sortir des maisons, ils puissent chanter à l'Eglise de leurs paroisses pour l'édification des fidèles et la splendeur du culte divin. Cette pensée, il l'a souvent redite à ses enfants, qui l'ont recueillie comme un précieux héritage. Voici d'ailleurs sur ce point, au chapitre: « Plain-chant et musique » les prescriptions des délibérations capitulaires; elles sont on ne peut plus formelles:

« Les directeurs auront soin que dans leurs maisons on cultive le plain-chant d'après des règles sûres. C'était là le désir de Don Bosco qui répétait souvent que nous devions travailler à fournir, au moyen de nos enfants, aux paroisses, qui en sentent de plus en plus la privation et le besoin, des chœurs exercés et pieux dont le concours ajoute à la majesté du culte, et inspire aux fidèles réunis dans l'Eglise des pensées et des sentiments dignes de la sainteté du lieu (V Chap. Gén.).

» On n'oubliera jamais le désir exprimé en ces termes par le Souverain Pontife Pie IX: « Le chant grégorien aidera beaucoup à conserver et à propager la piété et l'esprit de prière, surtout si le nombre des chœurs permet de former deux chœurs (II Chap. Gén.).

» On chargera quelques membres de notre Société d'étudier à Rome et à d'autres sources réputées les plus pures, la forme vraie et les règles exactes du plain-chant, afin que l'on puisse rédiger un manuel à l'usage de nos maisons.

» On instituera selon ces règles une école de plain-chant dans les maisons de noviciat et de scolasticat. Cette école, non seulement servira de modèle à toutes les autres, mais leur fournira, avec le temps, de bons professeurs. Pour stimuler le zèle des professeurs et des élèves, on comprendra le plain-chant dans le programme d'examen de fin d'année que l'on subit dans les dites maisons.

» Dans toutes les maisons il y aura, pour les confrères et pour les enfants, une école

de plain-chant; et dans toutes les cérémonies où le chant ecclésiastique a quelque rôle, on l'exécutera avec la précision et la gravité voulues de l'Eglise.

» Quant à la musique, le désir de tous est qu'elle soit grave, pieuse, facile et en tout conforme aux prescriptions de l'Eglise. Les Salésiens, sur ce point comme sur tous les autres, se montreront dociles aux commandements et prompts à mettre en pratique les conseils et les désirs du Souverain Pontife; ils chercheront à être pour tous un modèle en conformant leur conduite aux Règles données par lui. A cet effet:

» On réunira en un fascicule, à expédier à toutes les maisons, les prescriptions du rituel touchant la musique et le règlement publié par la Sacrée Congrégation des Rites en date du 24 septembre 1881, et celui du 6 juillet 1894, avec l'approbation de S. S. Léon XIII.

» On fournira aux maisons, surtout à celles qui desservent une église publique, d'habiles organistes et des maîtres de chapelle; les uns et les autres s'étudieront à bien connaître les cérémonies sacrées pour ne pas manquer le but que la musique religieuse doit atteindre (V Chap. Gén.). »

Jusqu'ici l'Italie est restée en retard dans le mouvement qui ramène les fidèles au chant grégorien, et l'on peut dire que D. Bosco a devancé son temps, et surtout son pays, en recommandant comme il l'a fait l'étude du plain-chant.

Les maisons de France paraissent en avance sur leurs sœurs d'Italie grâce à des circonstances heureuses. Il y a environ 15 ans, vint à la maison de Marseille comme maître de chapelle un homme dont la réputation n'est plus à faire, Don J.-B. Grosso. Il entra en relation avec les Bénédictins de Solesmes qui ont un monastère près de Marseille, et ne fut pas longtemps sans admirer la façon magistrale dont ils interprétaient le plain-

chant. Don Grosso devint ainsi le disciple de Dom Pottier et adopta sa méthode. Il en fit l'application dans la grande église de Saint-Joseph de Marseille et ne tarda pas à émerveiller la paroisse, puis la ville tout entière.

Don Grosso et sa maîtrise furent appelés à exécuter les chants sacrés quand se fit la bénédiction de la nouvelle cathédrale de Marseille, et plus tard, l'église du Sacré-Cœur à Rome. C'est ainsi que le plain-chant passa de la maison de Marseille aux autres



Saint Jean Evangéliste.
(Peinture de l'église de Valsalice.)

maisons salésiennes de France et y prit une place d'honneur conformément à la méthode des Bénédictins de Solesmes qui paraît jusqu'ici la plus conforme aux grandes traditions grégoriennes.

Espérons que ce mouvement s'étendra aux maisons salésiennes du monde entier et qu'ainsi se réalisera le vœu du vénéré fondateur. Le chant sacré sera étudié dans toute la Congrégation et exécuté selon les meilleures méthodes pour la gloire de Dieu, la sanctification des enfants et l'édification du peuple chrétien.

MONSIEUR FRANSONI ET DON BOSCO

Tous les journaux catholiques ont parlé, il y a quelque temps, du retour à Turin de la dépouille mortelle du vénérable archevêque de cette ville, Mgr Franson, mort en exil à Lyon en 1862. Aujourd'hui il repose au milieu de ses enfants, dans la métropole de Turin. A ce sujet, nous sommes heureux de pouvoir redire une fois de plus l'intérêt que ce digne prélat porta à l'Œuvre de Don Bosco, alors à ses débuts. Écoutons donc les souvenirs d'un des premiers enfants de Don Bosco.

A la première nouvelle que les dépouilles mortelles de ce vaillant athlète de l'Église devaient être ramenées parmi nous, et qu'elles y trouveraient une demeure glorieuse, les paroles du pro-



phète David : *Et exultabunt ossa humilitata*, nous sont immédiatement venues à la mémoire. Comme le Seigneur a voulu exalter son serviteur même ici-bas ! Nous ne pouvons faire autrement, nous, Salésiens, que d'unir notre voix à la voix de tous et de prendre part à la joie générale du vaste archidiocèse de Turin, qui a été si glorieusement honoré par le courage et la sainteté de son archevêque.

Dans l'histoire des vingt-cinq premières années de notre Oratoire, Don Bonetti relate avec beaucoup de détails l'affection que Mgr Franson portait à la jeunesse et en particulier à Don Bosco, à peine l'eut-il connu. Notre vénéré Père nous raconta plus d'une fois comment dès la première

occasion qu'il eut de le connaître, il lui avait témoigné une affection paternelle. Dès ce moment, le successeur de saint Maxime semble découvrir dans l'humble prêtre l'infatigable apôtre de la jeunesse.

Ce fut Mgr Franson qui le promut aux saints ordres en lui faisant gagner un an, et qui presque aussitôt lui confia les charges les plus délicates, pour rendre son œuvre plus profitable en ces temps où la secte commençait à s'élever contre les droits de l'Église.

Nous nous rappelons avec amour le jour où il venait pour la première fois visiter l'humble chapelle de Valdocco, lorsque celui, que l'on cherchait à rendre odieux à son peuple, venait au milieu de nous et s'y reposait, comme le bon Jésus au milieu des enfants de la Palestine. Notre cœur se réjouit encore au souvenir de ce jour, en nous rappelant comment il déposa pieusement sa mitre, parce que l'étroitesse du local ne lui permettait pas de la garder, il nous semblait qu'il nous disait : « Je ferai encore plus pour mes chers enfants. » Et nous ne nous lassions pas de l'admirer. Nous courrions autour de lui, nous lui baisions les mains ou son anneau, mais lui calme, souriant, se livrait à toutes les marques d'affection de la centaine d'enfants qui l'entouraient, le serraient et l'étouffaient. Lui souriait toujours et disait à ceux qui cherchaient à nous éloigner : « Laissez, laissez, ils ne pourront pas toujours voir de si près leur archevêque. » C'était une prophétie, car déjà nous entendions avec peine dire contre notre archevêque qu'il était orgueilleux, inflexible en certaines exigences, sourd aux nouveaux besoins des temps, et dans notre reconnaissance nous cherchions à prendre sa défense. Dès ce jour, en effet, nous sentions que nous l'aimions.

Quand les jours du danger se levèrent, lorsqu'il eut à souffrir la prison, puis l'exil, Don Bosco nous réunissait dans la pauvre chapelle d'alors, nous disait ce que nous devions faire, et nous rapportait ce que le bon archevêque lui avait dit de nous redire, pour ne pas avoir à redouter la méchanceté des ennemis de la religion. Quant à lui, privé de tout et obligé de vivre loin des siens dans la cité de Lyon, il n'oubliait pas les pauvres enfants de l'Oratoire. Don Bosco même était souvent comme un moyen de consolation, parce que Mgr Franson l'employait pour certaines pieuses entreprises qui tenaient par trop au cœur de l'illustre exilé. Nous nous souvenons avec plaisir, comment en 1852, quand la France catholique se préparait à offrir à notre Archevêque la croix pastorale que Mgr Affre portait le jour où il fut tué sur les barricades de Paris,

un des membres du comité, venu à Turin, se rendit à notre Oratoire. Qui pouvait alors connaître Don Bosco et ses enfants, sinon le bon Père qui se souvenait de nous? Et si nous nous rappelons bien, c'était un des plus vaillants écrivains du journal *l'Univers*, si ce n'était pas Louis Venillot lui-même.

Don Bosco avait coutume de recourir à Lyon, chaque fois qu'il se trouvait dans l'embarras, et et il était sûr, nous disait-il, d'avoir toujours en son archevêque un père et un protecteur. Quand il sut qu'il commençait à faire les classes à l'intérieur de l'Oratoire, pour pouvoir mieux élever ainsi dans l'esprit du Seigneur les nombreux jeunes gens qui se réunissaient sous sa main, Mgr Fransonni le seconda admirablement par ses conseils et son appui. Don Bosco nous disait même qu'un jour il avait éprouvé un terrible refus à la Curie, quand il manifesta le désir de garder à la maison, au lieu de l'envoyer à la classe de Théologie qui se faisait alors au séminaire, un abbé dont il avait besoin pour enseigner le latin (1). Alors il leur avait dit: « Eh bien! Je recourrai à l'archevêque. Vous verrez que ce bon Père, en égard au besoin, me permettra cette exception. Je ne demande pas qu'il soit exempté des examens, mais seulement qu'il puisse faire son cours en particulier. » A ces mots on lui répondit: « Faites-le donc, et nous vous promettons que nous ne dirons pas que nous y sommes contraires. » Actuellement nous nous réjouissons comme d'un événement heureux, comme d'une occasion que le Seigneur nous a donnée de témoigner notre reconnaissance à ce vaillant défenseur des droits de l'Eglise, que, parmi les nombreuses épigraphes proposées pour être gravées sur le marbre qui recouvre ses glorieuses dépouilles dans l'église métropolitaine de Saint-Jean, celle de ce même abbé, qui recevait alors une si bienveillante préférence de la part de son vénéré supérieur, ait eu la préférence (2).

Un jour à Lyon, Mgr Fransonni vint à savoir qu'on avait emporté la cloche du Patronage de l'Ange gardien, qui existait alors au quartier de Vanchiglia. Il écrivit aussitôt à Don Bosco, que pour lui prouver l'approbation de son œuvre, il se proposait de lui fournir à ses frais une autre

cloche plus grosse que celle qui avait été volée.

Chaque fois que Don Bosco se trouvait dans la nécessité, il n'avait pas besoin de demander, parce que le bon Père prévenait ses désirs et le secourait largement. Quand il vit les premiers développements que prenait l'œuvre de Don Bosco, il s'en réjouit beaucoup, et l'anima toujours à pousser de l'avant dans la sage entreprise du salut de la jeunesse.

Cependant ce grand ami et bienfaiteur de nos Œuvres eut beaucoup à souffrir, et ce qui devait affliger le plus cette grande âme, c'était la calomnie par laquelle les méchants s'étudiaient à lui ravir le cœur de ses fidèles. Il fut appelé à juste titre un *nouvel Athanase*, mais s'il avait le courage et la fermeté de ce grand défenseur de la foi, il avait également la mansuétude et la charité d'un saint François de Sales. Jamais une parole de blâme, jamais un reproche, et, lorsque ses persécuteurs, à sa sortie de prison, lui demandaient où il avait l'intention de se retirer, il répondit aussitôt: « Mon devoir est d'aller à Turin; mais si je ne puis y aller, toute la terre est à Dieu. » Cette parole, digne de saint Jean Chrysostome, nous fait souvenir aussi comment le Seigneur voulut faire entendre sa voix contre ses persécuteurs. Don Bosco nous rappelait entre autres comment le général La Marmora, envoyé à Pianezza pour lui signifier son arrêt, resta tout interdit, à la vue de la majesté de l'archevêque, et ne sut plus quoi lui dire.

C'est en cette même année 1850, que tant de maux commencèrent à s'abattre sur notre contrée, c'était comme la main de Dieu qui s'appesantissait sur nous, pour nous rappeler la parole de la sainte Ecriture: *Nolite tangere Christos meos!* Ne touchez pas à mes prêtres! Un des premiers fascicules des *Lectures catholiques*, qui commencèrent à paraître en 1853, fut dédié par Don Bosco à ceux qui persécutaient l'Eglise et ses ministres, et dans cet opuscule il relevait à la date même des misères faites à Mgr Fransonni le châtiment correspondant du Seigneur.

Et maintenant ses cendres reposent au milieu de nous. Son lointain successeur, l'éminentissime Cardinal Richelmy, pour répondre aux désirs et aux vœux de tous les admirateurs des vertus de Mgr Fransonni, les a demandées à l'hospitalière cité de Lyon, qui avait tant consolé notre Pasteur dans son exil; il a obtenu de les avoir. La piété des Lyonnais et la reconnaissance des habitants de Turin s'unissent donc autour de ce sépulcre qui sera toujours glorieux, parce qu'il rappellera à toute âme généreuse comment le Seigneur, qui a permis la persécution, voulut aussi donner à son fidèle serviteur, avec la récompense éternelle, une large rémunération dans les honneurs accordés à sa mémoire dans la bénédiction de ses fils.

(1) C'était l'abbé Jean-Baptiste Francesia, actuellement un des supérieurs de notre pieuse Société et illustre écrivain contemporain.

(2) Voici l'inscription en question:

Aloysius Fransonius Marchio. — Domo. Genua — Archiepiscopus Taurinensis. — Ab. an. MDCCCXXII usque. ad. an. MDCCCLXII — Infensae. christiano. nomini. tempora. nactus. — Parem. se. asperis. rebus praestans. — Iura. divina. fortiter. et sapienter. adseruit. — Lugduni. in. Gallia. pro. religione. exul an. MDCCCL. — Omnibus. virtutis. exemplar. refulsit. — Ibiq. olti. sept. cal. apr. MDCCCLXII — Desideratissimi. Parentis. exuviae. — Episcopis. Pedem. Sacerdotibus. Civibus. acclamantibus. — Augustino Richelmy. Presbyt. Card. Archiepiscopo. — Atque Canonicis. Ecclesiae. Metrop. adiutentibus. — Lugduno. translatae. in. templo. principe. conditae sunt. — Maxima. cleri. populiq. frequentia. — Augustae. Taur. oct. cal. octobr. MCM. —

La première Exposition

des Écoles d'arts et métiers et des Colonies agricoles salésiennes

DU 1^{er} au 26 septembre dernier, s'est fait à notre Séminaire des Missions à Valsalice, près Turin, le premier essai d'une Exposition générale des travaux exécutés dans les ateliers des écoles salésiennes d'arts et métiers par les élèves, sous la direction de leurs chefs d'ateliers. Le succès de cet essai a été si satisfaisant, que nous croyons devoir en donner une relation assez étendue, accompagnée de la reproduction des travaux les plus importants. Elle fera connaître à nos Coopérateurs la nouvelle initiative des Fils de Don Bosco, en même temps qu'elle servira d'encouragement public pour nos Maisons qui, avec un grand sacrifice, ont répondu à notre appel et nous ont envoyé, malgré le peu de temps concédé, leurs travaux pour l'Exposition.

Voici comment l'*Italia Reale* de Turin annonçait cette Exposition : « Nous nous souvenons encore avec de vifs sentiments de joie, de l'admiration générale suscitée en 1884 par le fait de voir une galerie entière de l'Exposition nationale de Turin toute remplie du nom de Don Bosco. Et depuis, il n'y eut pas d'exposition, pourrait-on dire, à laquelle les Salésiens ne prirent part, spécialement pour la librairie, et ils y remportèrent toujours les plus hautes récompenses : ainsi à Rome, à Londres, à Milan, à Bruxelles, à Turin, etc. Mais maintenant, non contents de participer seulement à une exposition, ils se font eux-mêmes les initiateurs d'une exposition propre dans un but hautement éducatif.

» On a consacré à l'exposition qui se prépare à Valsalice le grand salon du Musée des Missions salésiennes, la salle de théâtre du séminaire et les portiques qui avoisinent la tombe de Don Bosco furent changés pour cela en galeries élégantes. Mais occupons-nous seulement du but et de l'idée exacte de cette exposition, pour mieux connaître de

quel sens pratique s'inspire l'activité salésienne. Nous relevons ce but de quelques remarques faites sur les lieux, grâce à la gentillesse du Président du Comité de l'Exposition. Le but de cette Exposition est de présenter aux Salésiens et à leurs Coopérateurs un tableau de ce qui se fait dans les nombreux Instituts de l'un et de l'autre continent, au profit de la jeunesse ouvrière et d'en tirer, avec le concours de tous, des conseils et des enseignements pour mieux faire.

» Un jury de personnes compétentes aura pour mission d'étudier les diverses sections, d'en apprécier le mérite, d'en relever les défauts et de proposer les améliorations à introduire. Il accueillera avec reconnaissance les observations et propositions qui lui seront faites par des personnes amies et verra si c'est le cas de convoquer des réunions particulières pour l'examen et la discussion de ces propositions. Comme on le voit, le but n'est pas un encensement réciproque, ou une vaine ostentation de valeur personnelle, mais le noble désir d'entendre des conseils et des renseignements pour mieux faire.

» L'Exposition est divisée en trois sections : Arts et métiers, — Colonies agricoles, — Écoles professionnelles. Un règlement exprès en régularise la mise en acte. Il est établi en règle générale qu'on ne doit exposer que les travaux exécutés dans les propres ateliers, pendant le dernier trimestre, et qui soient l'œuvre des élèves dirigés et aidés par leurs chefs de métier.

» La section Arts et Métiers, qui promet d'être la plus belle, est ainsi réglée :

1). Les travaux doivent être accompagnés de leur dessin, pour en faire voir l'exécution fidèle ;

2). Variété de genre et de style dans les travaux, afin de représenter l'art dans ses diverses manifestations et faire connaître l'étendue de la culture qui se donne aux élèves.

3). Admission des travaux faciles et des éléments mêmes dont un travail se compose, pourvu qu'ils soient classés selon les cours des élèves qui les ont exécutés;

4). Représentation, au moyen de photographies, des travaux déjà livrés aux clients, ou d'une telle importance qu'ils ne peuvent être transportés à l'Exposition; photographies également des divers ateliers avec la machinerie et le personnel au moment du travail;

5). Exposition de quelque méthode spéciale d'enseignement, ou, s'il y a lieu, de quelque atelier avec un tableau historique et statistique de chaque atelier.

» Les règles appliquées à la deuxième section, — Colonies agricoles, — montrent que les Salésiens ont tenu grand compte des nouveaux progrès agraires, et que dans leurs colonies à un travail purement manuel s'est substitué un travail intellectuel, tel que le réclament les nouvelles exigences de l'agronomie. Sous ce rapport, si on n'a pas encore pu faire beaucoup pratiquement, du moins on a fait beaucoup dans le champ des idées. Personne certes ne voudra refuser aux Salésiens le mérite d'avoir les premiers popularisé le système Solari et de l'avoir propagé partout par des publications scientifiques et populaires.

» La marque fidèle de l'importance qu'apportent les Salésiens dans la direction agromique de leurs colonies, se trouve dans les règlements de la section agricole où doivent figurer :

1). Les dessins et les plans des terrains appartenant à la colonie, avec leur répartition, selon les divers genres de culture;

2). Les dessins qui mettent en relief les parties de terrain transformées ou améliorées;

3). Les photographies avec notes illustratives des produits extraordinaires obtenus par des systèmes particuliers de culture;

4). La photographie des instruments, machines, bestiaux, etc.;

5). Les échantillons des spécialités de chaque colonie;

6). Les modèles de constructions pour chaque genre d'industrie agricole, etc.

» Le complément de l'Exposition, et par suite de l'Éducation de l'Ouvrier salésien, soit dans l'industrie, soit dans l'agriculture, c'est l'École professionnelle, objet de la troisième section. Là figureront les cours com-

plémentaires de l'enseignement primaire, dessin, langues vivantes, comptabilité, musique, etc., selon les exigences des diverses professions, les méthodes particulières d'enseignement, les résultats obtenus, les nouveaux projets, etc.

» De ce court aperçu on peut facilement relever l'importance pratique de cette Exposition et avec quel esprit d'amour les Fils de Don Bosco se donnent à l'éducation et à l'instruction civile et religieuse des enfants du peuple. »

• •

Le premier septembre se faisait donc l'inauguration de notre Exposition. Le révérendissime Don Rua, entouré de presque tous les directeurs des Maisons salésiennes, venus à Valsalice pour le Chapitre général, procédait tout d'abord à la bénédiction des différentes salles. Ensuite Don Bertello, conseiller professionnel de notre pieuse Société, lisait un court, mais substantiel discours, dont nous sommes heureux de pouvoir rapporter ici les points les plus importants, parce qu'ils servent admirablement à mieux éclairer tout le concept de l'Exposition salésienne.

« Un phénomène, dit-il, inconnu des siècles passés, est celui des expositions régionales, nationales, universelles, qui vont maintenant se répétant avec une extraordinaire et même excessive fréquence. On veut faire voir les produits de la science et de l'industrie, en constater les progrès, s'en faire des échelons pour arriver à d'autres progrès.

« Tout change, tout se transforme avec une vertigineuse rapidité, et dans les mécanismes du travail, et dans l'organisation de la société humaine.

« Si les progrès tant vantés, ne sont pas toujours vrais, en ce sens qu'on rejette beaucoup de vieilles choses qui devraient être conservées, tandis qu'on en exalte de nouvelles, qui ne méritent pas nos louanges, on ne peut cependant mettre en doute que d'utiles inventions se sont faites dans les applications des forces naturelles et dans les formes mêmes de la vie sociale, ni qu'au milieu de la fermentation et du bouillonnement d'aspirations absurdes, de projets impossibles, de folles tentatives, quelques bonnes choses ont été introduites.

« Dans ces conditions, quelle est la voie que nous devons suivre, nous, les Fils de Don Bosco? Il n'y a pas de doute que, voulant travailler avec profit à la gloire de Dieu et au bien du peuple, nous devons aussi nous mouvoir et marcher avec le siècle, en nous appropriant ce qu'il a de bon, et même en le précédant sur la route des vrais

progrès, afin que nous puissions avec autorité et avec efficacité combattre ses erreurs, dissiper ses illusions.

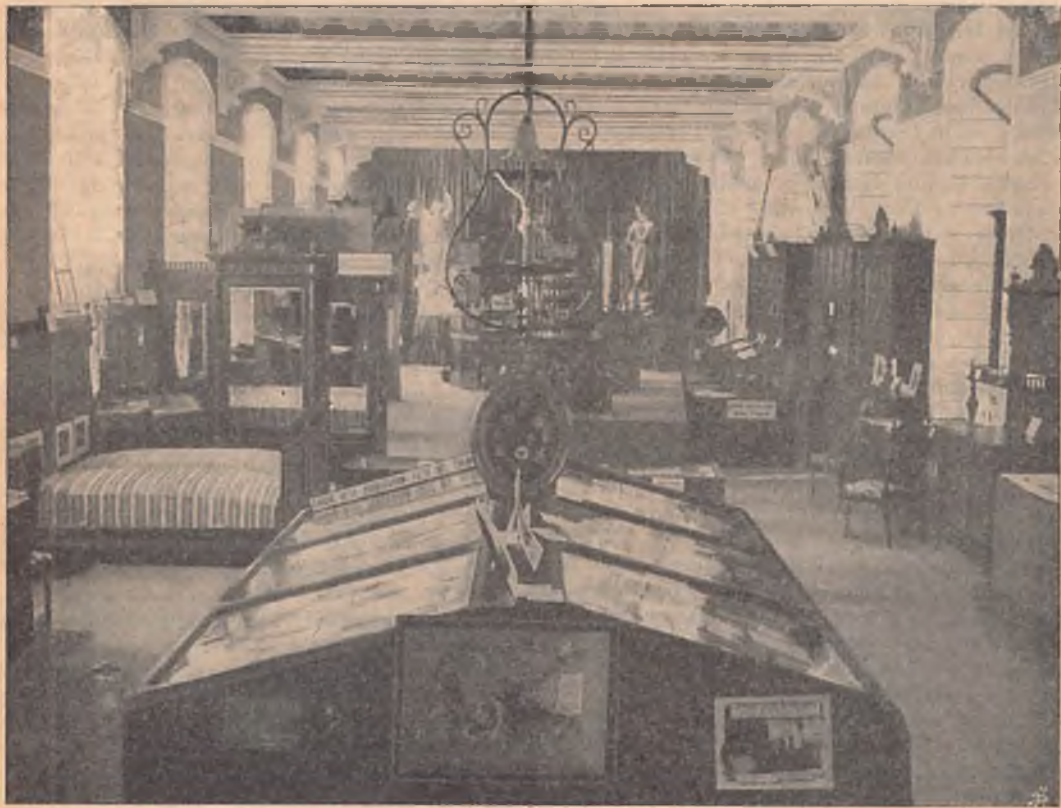
« Telles furent les maximes, et tels furent les exemples, que nous donna notre Fondateur, qu'on appela pour cela le saint de son temps, le divinisateur de son siècle.

« Je n'entends pas, pour confirmer cette assertion, vous déplier devant les yeux la vaste toile de l'action multiforme de Don Bosco; je me bornerai à ce qui nous préoccupe tous en ce moment, et je vous rappellerai quelques traits, qui montrent

dans toutes les communes des tableaux synoptiques des nouveaux poids et mesures et des opuscules, qui en donnaient une claire et facile explication.

« Mais avant que le gouvernement eût commencé à prendre ces dispositions, bien plus, à peine l'édit était-il publié, que D. Bosco se mettait à l'œuvre, écrivait en bon mathématicien un petit livre intitulé: « Le système métrique décimal, réduit à sa plus simple expression, précédé des quatre premières opérations de l'arithmétique, à l'usage des ouvriers et des gens de la campagne. »

« Un avertissement mis en tête de l'ouvrage,



Première salle de l'Exposition salésienne de Valsalice.

comment D. Bosco, chaque fois qu'il s'agissait de quelque innovation utile pour le peuple, et particulièrement apte à faire des jeunes apprentis, objet spécial de sa mission et de ses soins, d'habiles ouvriers, des artistes honorés, l'embrassait immédiatement et s'appliquait de toutes ses forces à l'employer.

« Au mois de septembre 1845, raconte Don Lemoyne, l'historien de sa vie, le gouvernement piémontais avait aboli tout le vieux système de poids et mesures pour y substituer dans tout le royaume le nouveau système basé sur le mètre.

« L'édit ne devait entrer en vigueur qu'au 1^{er} janvier 1850, et durant ce temps, pour préparer les populations à recevoir et à apprécier cette innovation, le gouvernement faisait distribuer

en fait connaître l'esprit et l'intention de Don Bosco. En voici un extrait: « Les circonstances de temps où nous vivons, mettent tout individu comme dans l'obligation étroite de se créer une connaissance suffisante du système métrique décimal. Tout le monde comprend facilement en combien de manière on peut être exposé à l'erreur, à la fraude, et surtout à de grands dommages dans un changement presque complet de poids et de mesures. J'ai donc composé cet opuscule, avec le désir de prévenir de tels inconvénients, et d'aider autant qu'il est possible le besoin public. »

« Il y a trois ans, on célébrait avec pompe à Turin le cinquantenaire de la fondation d'une école professionnelle, qui avait eu sa modeste origine en 1818 par les soins d'un maître ébéniste,

qui la fonda au bénéfice de ses ouvriers, crût ensuite grâce au concours du gouvernement et de nombreux citoyens de tout rang, et étendit ses soins à presque toutes les classes ouvrières de la ville. On exalta hautement les bienfaits dérivés de cette école et au moyen de la presse, des inscriptions et des monuments on chercha à éterniser la mémoire de tous ceux qui avaient contribué de quelque manière que ce soit à la naissance et au développement de cette bienfaisante institution.

« Cela est très bien ; mais nous, nous ne devons pas oublier que notre Père Don Bosco, dans l'intention d'aider les ouvriers, et avec le pressentiment de temps nouveaux et de nouveaux besoins, dès 1846, lorsqu'il vint s'établir dans la maison Pinardi, commença à organiser des classes, pour le développement desquelles n'avaient pas été favorables jusqu'alors la vie nomade et errante de l'oratoire et la longue maladie du Directeur.

« Au commencement, faute de local, une de ces classes se fit dans la cuisine, une autre dans la chambre de Don Bosco, une troisième dans la sacristie, et quelques autres dans la chapelle. Et qu'enseignait-on dans ces classes ? Peut-être le catéchisme seul ? Non, mais avec la religion, on y enseignait à lire et à écrire, on y apprend l'italien, le latin, le français, le dessin, l'arithmétique et le système métrique, plus tard la musique vocale et instrumentale. Et Don Bosco enseignait, composait les livres de classe, formait par des leçons particulières les maîtres qui devaient l'aider et trouvait même une nouvelle méthode d'enseignement pour hâter les progrès de ses élèves.

« Il n'est pas besoin de rappeler que, lorsque la Providence fournit à notre Père les moyens d'avoir des ateliers à lui, sa première pensée fut de les pourvoir de tout ce que les inventions modernes avaient de mieux comme machines et outils, il voulut que ses jeunes ouvriers ne manquaient en rien de cette culture dont l'industrie moderne pouvait à juste titre se vanter.

« Pour prouver que, sans tenir compte de la religion et des bonnes mœurs, objet principal de ses sollicitudes et pour lui trésor d'un prix inestimable, ses enfants n'avaient pas à craindre la comparaison avec les autres ouvriers en tout ce qui se rapporte à la perfection de l'art, il voulut qu'ils se missent en évidence à l'Exposition de Turin de 1884, et tout le monde sait que l'impression du public et le jugement même des personnes compétentes fut que Don Bosco à lui seul avait fait ce que les ressources du gouvernement et de puissantes sociétés industrielles n'avaient pas encore pu effectuer.

« Mais pourquoi m'étendre davantage sur ce sujet et exposer d'autres faits particuliers ?

» Nous avons les enseignements de notre bon Père fidèlement exprimés dans les Délibérations du IV^e Chapitre général, le dernier qu'il présida, et que l'on peut regarder comme son testament pour ce qui regarde la direction à donner à nos Écoles professionnelles.

« Pour que les jeunes apprentis, nous y dit-on, puissent acquérir, au cours de leur apprentissage, l'ensemble de connaissances littéraires, artistiques

et techniques dont ils ont besoin, on établit... etc. » Suivent les indications nécessaires, parmi lesquelles ne sont omises ni les programmes, ni les examens, ni les diplômes, ni les maîtres pratiques pour les écoles du jour et du soir, et quant aux chefs de métier, on y recommande de les trouver habiles et honnêtes même au prix d'un sacrifice pécuniaire, afin que dans nos ateliers on puisse accomplir les divers travaux avec perfection.

« Pouvait-on parler plus clairement ? Et pour exciter une noble émulation entre les divers ateliers d'une maison et des maisons entre elles, on veut que dans toute maison professionnelle on fasse chaque année une exposition des travaux accomplis par les élèves ; et tous les trois ans une exposition générale, à laquelle prennent part toutes nos maisons d'artisans.

« Nous sommes ici pour inaugurer la première Exposition générale salésienne. Quel en est la valeur intrinsèque et quel jugement doit-on en donner ? Les personnes compétentes nous le diront ; quant à nous, plutôt que de nous vanter et d'appeler le monde, au grand dommage de la modestie, à admirer l'activité des Fils de D. Bosco, et à voir combien est surprenant l'esprit d'initiative qui les distingue, recueillons-nous et examinons un peu tranquillement et sérieusement, non pas quelque essai particulier, mais l'ensemble ; observons si l'école, l'ordonnance des ateliers, la culture des champs ne laissent pas des lacunes à remplir.

« Comparons deux maisons, deux nations ensemble pour prendre partout ce qui est bon, et faire entre nous une école universelle d'enseignement mutuel et fraternel.

« Sortons aussi d'ici avec nos pensées ; faisons des recherches sérieuses, allons voir et comparer ce que font les autres instituts, sans même dédaigner ceux qui font sous le rapport de la religion profession d'idées et maximes contraires aux nôtres, bien plus, faisons-en l'objet d'études spéciales.

« N'oublions pas que de toute part, et pas toujours dans un esprit chrétien, s'ouvrent des écoles du soir ou des jours fériés pour les ouvriers et les gens de la campagne ; on enseigne aux fils du peuple, en outre de leur langue, les principales langues modernes, les éléments de l'arithmétique, de la comptabilité, de la physique, de la chimie, de l'agronomie, de l'hygiène, le dessin linéaire et d'ornement avec leurs applications aux différents arts, et déjà s'ouvrent ça et là ce qu'on appelle des « Universités populaires ». Et après avoir fait ces études et ces comparaisons, que chacun s'en retourne au poste qui lui est assigné par l'obéissance, en portant peinte au vif dans son esprit l'image de Don Bosco, avec le ferme propos d'effectuer ses devoirs, qui étaient d'arracher au monde ses victimes, d'étendre le règne de Dieu sur la terre, en faisant en sorte que les arts, les sciences, l'industrie, la bienfaisance soient une simple émanation de la religion et non un fruit corrompu de l'indifférence et de l'impiété. »



COURRIER

DE NOS ŒUVRES

TERRE SAINTE

Bethléem

Après une fatigante tournée en France et en Belgique où il est venu quêter pour ses Œuvres de Palestine, Don Belloni est enfin de retour au milieu de nos Confrères et de nos enfants qui l'attendaient avec grande impatience. Nos lecteurs liront avec plaisir le récit de son retour triomphal sur le champ de ses labeurs.

Bethléem, le 5 septembre 1901.

Après une absence de cinq mois, Don Belloni est enfin de retour parmi nous. Redoutant à bon droit les inconvénients d'une longue quarantaine à Alexandrie, il a profité du départ du XXII^e Pèlerinage Français aux Lieux Saints pour arriver directement dans sa chère Palestine.

Le T. R. P. Bailly, le vaillant directeur du Pèlerinage, a bien voulu l'admettre gratis à bord du *Notre-Dame du Salut*, et durant toute la traversée, il l'a honoré des distinctions les plus flatteuses. Avec les sincères remerciements de notre bon Père, qu'il daigne accepter encore les sentiments de vive reconnaissance des communautés salésiennes de Terre Sainte.

Hier soir, après avoir salué Son Excellence M. le Consul de France à Jérusalem et Sa Grandeur Mgr Appodia, coadjuteur du Patriarche latin, Don Belloni montait en voiture pour rentrer à son cher orphelinat de Bethléem.

Un étranger s'explique difficilement la réception triomphale que la population bethlémitaine a préparée à celui qu'elle appelle son premier bienfaiteur, la Providence du pays. Il faut en avoir été témoin pour comprendre toute l'affection que nourrit ce bon peuple pour le Père des Orphelins (Abou-Lietana). Avant l'établissement de la voie ferrée entre Jaffa et Jérusalem, les Bethlémitains

allaient à Jaffa à la rencontre de Don Belloni maintenant, ils viennent à Jérusalem.

Le carrosse du bon Père, escorté de cavaliers et suivi de voitures, est arrêté à mi-chemin, au couvent de Saint-Elie. Bon gré, mal gré, Don Belloni doit se livrer à l'affection et aux transports des jeunes gens et des hommes accourus de Bethléem. Ce sont des salutations, des souhaits de bienvenue à n'en plus finir; fusils et pistolets ne cessent de faire rage: c'est la coutume, pas de fêtes sans coups de feu.

Les jeunes gens se placent en tête du cortège et se mettent à chanter, à danser, à jouer avec leurs armes. Les chevaux doivent marcher au pas; les cochers n'en sont plus les maîtres; ils n'ont qu'à bien ouvrir les yeux pour n'écraser personne. La foule grandit à mesure que l'on approche de Bethléem: de nouveaux cavaliers viennent se joindre au cortège et caracolent en avant, en arrière, sur les côtés. Aux abords de la ville, les terrasses regorgent de monde, la rue principale est encombrée: impossible d'avancer. Le Père est obligé ici encore de se livrer à l'affection de tout ce monde avide de le voir: chacun veut lui baiser la main, et entendre une parole de sa bouche. Les chefs chrétiens du pays viennent lui offrir leurs hommages. Les enfants de Bethléem, de Crémisan, de Beitgemal sont là avec leurs maîtres; la musique de l'orphelinat joue une marche triomphale et la voiture avance doucement, doucement, au milieu des bénédictions de tout ce peuple. Les vieillards pleurent de joie; les jeunes gens chantent ses louanges; les enfants se le montrent du doigt: Voilà notre bon Père! Dieu soit béni!

La police turque, pas du tout terrible en cette circonstance, craignant avec raison quelque accident, veut empêcher l'usage des armes à feu. C'est impossible: les jeunes gens se précipitent dans les escaliers, prennent d'as-

saut les terrasses de l'Orphelinat et saluent l'entrée de Don Belloni par des salves répétées. La foule s'engouffre par les portes de la chapelle laissées ouvertes: l'église du Sacré-Cœur est pleine: l'autel est illuminé, et l'enceinte sacrée retentit de l'hymne d'actions de grâces, le *Te Deum*, chanté par mille voix. On sent passer au-dessus de tous ces fronts rayonnants le souffle de la reconnaissance envers Celui qui a ramené sain et sauf le Père des orphelins. Don Belloni, prosterné au milieu du chœur semble anéanti de cette manifestation populaire.

Le soir, dans la salle des fêtes, nos enfants souhaitent la bienvenue à notre vénéré Père Supérieur en français, en arabe, en italien, en latin, en grec, en anglais. Puis, illumination de la façade de l'établissement.

Le lendemain, une séance dramatique des mieux réussies, réunissait autour de Don Belloni les principaux amis de Jérusalem et de Bethléem. Les visites ne discontinuent pas ces jours-ci.....

Don Belloni est en bonne santé et n'a pas l'air d'avoir souffert du voyage. Malgré le besoin qu'il a de repos, il s'est remis à ses écrasantes occupations. Il nous parle avec la plus douce émotion des marques d'intérêt et d'affection qu'il a reçues de la part de ses Bienfaiteurs d'Europe. Que Dieu les récompense de leur charité; nos orphelins prient chaque jour pour eux

E. J. RQUIER,
prêtre salésien.

Nazareth

Un pèlerin de Terre-Sainte, qui à son passage à Nazareth avait bien voulu se donner la peine de faire l'ascension de notre montagne et visiter notre pauvre maison, écrivait dans le *Bulletin salésien* de mars, page 67: « Ce ne sont pas les demandes qui manquent, mais bien un local suffisant et surtout des moyens de subsistance... » Il concluait en disant: « Espérons que le *firman* demandé depuis quatre ans finira par arriver et qu'on pourra bâtir une *habitation un peu plus humaine*. » Hélas! Ce *firman*, cette habitation, quand viendront-ils? Nos dévoués lecteurs n'ont pas oublié que dans l'espérance d'une attente de quelques mois seulement, nous

nous sommes installés durant l'été de 1898 au sommet de la montagne qui domine la ville, dans quelques misérables remises, dont une écurie, qui formait la pièce principale, fut alors convertie en chapelle. Eh bien! chers lecteurs, c'est encore là que nous attendons patiemment aujourd'hui. Ah! pourquoi le bon Dieu tarde-t-il à se montrer, quand l'urgence de l'œuvre est si grande et que les retardements sont si pleins de dangers pour tant de petites âmes? A force de pousser et de tasser dans tous les coins de notre petit Orphelinat, je suis parvenu à caser 35 enfants, mais il n'y a plus de place pour seulement la moitié d'un. Et cependant les demandes arrivent de toutes parts et cette année seulement 118 petits malheureux se sont pressés à nos portes, et il m'a fallu les renvoyer, souvent même en bataillant, quoique le cœur bien gros, car les braves gens, qui me les présentaient, s'imaginaient que j'ai le pouvoir de dilater les murs, là où je ne puis élever que quelques cabanes, au clair de lune et à la dérobée, comme si je bâtissais dans le champ de mon voisin. Malgré toutes ces difficultés, je suis pourtant d'avis qu'il nous faudra continuer ainsi, et petit à petit, chercher à agrandir et fortifier notre asile. Pour en faire un nouveau, les vents sont tellement contraires, qu'y penser serait une vraie chimère. La politique, il est vrai, est une grande roue qui demain pourrait tourner en faveur de la France, mais pour le moment elle tourne contraire et nous en subissons les funestes conséquences.

Grâce à la charité d'une âme vraiment zélée et généreuse, j'ai apporté avec moi de France une chapelle, fer et bois, le tout couvert de 200 fortes feuilles de fer galvanisé. C'est la première construction de ce genre en Palestine, et je ne saurais conseiller à d'autres à suivre mon exemple, sinon à ceux qui comme nous ne peuvent pas faire autrement; car, sans savoir comment nous y serons cet hiver, durant cet été, de 9 heures du matin à 4 heures du soir, nous n'y comptons pas moins de 40 degrés de chaleur; toutefois, comme nos exercices de piété ont toujours lieu le matin et le soir, nous nous y trouvons très bien et nos quelques voisins, ainsi que notre population nomade, sont trop heureux d'avoir une église à proximité et de ne plus être privés des secours religieux. Je dis

notre population nomade : à Nazareth il n'y a pas de vignes comme à Bethléem, la nature du terrain par trop calcaire ne s'y prête pas, et les maraudeurs par trop nombreux sont cause aussi qu'on n'en plante pas. Les vignes, qui couronnent si bien les collines de Bethléem, sont remplacées ici par des plants de tomates qui croissent merveilleusement bien à sec, dans les environs de Nazareth seulement. Mais comme il est souvent de mode ici de semer pour son voisin, il faut monter la garde à côté d'un chou ou d'un pied de tomates pour être sûr de le retrouver le lendemain. Ce qui fait que d'avril en septembre nos braves cultivateurs viennent garder les champs dans lesquels ils ont planté des tomates et leurs tentes ou *arichés*, espèces de cabanes faites de broussailles et d'herbes sèches, pour se garantir des ardeurs du soleil ; la nuit ils préfèrent la belle étoile et le soir on étend devant l'*ariché* quelques nattes et une couverture, puis on savoure l'air frais de la nuit, tout en dormant d'un œil seulement, car au moindre bruit d'un chacal ou de quelque mal intentionné, tout le monde est sur pieds. Voilà comment notre chapelle est devenue la paroisse de nos braves cultivateurs, qui assistent régulièrement à nos offices, au sermon du dimanche, et ne laissent pas de fréquenter les sacrements de pénitence et d'Eucharistie.

Quoique les lois de la Sublime Porte ne prohibent pas absolument les constructions de bois, j'avais cependant à redouter fortement l'intervention de nos gros Pachas si avides de pièces dorées. Après avoir transporté silencieusement à quelques pas de notre habitation toute une petite colline qui nous gênait et qui devait céder la place à la nouvelle chapelle, nous en commençâmes le montage le 1^{er} mars sous le patronage de saint Joseph, après avoir célébré la sainte messe en son honneur et à l'intention de la donatrice. Par la protection vraiment visible et toute spéciale de saint Joseph, tout se passa pour le mieux et le 15 août dernier nous y chantions la première grand'messe. Malgré la chaleur et la distance, les communautés de Nazareth et presque tous les catholiques et beaucoup de schismatiques avaient tenu ce jour-là à nous honorer de leur présence, et nos bonnes Sœurs Clarisses, qui elles aussi avaient voulu prendre part à la fête,

m'envoyaient par la Sœur tourière quatre belles palmes pour l'ornementation de l'autel. Nous avons donc réussi à loger le bon Dieu un peu plus chrétiennement qu'il ne l'était dans l'écurie, et nous le prions en attendant qu'il nous loge au ciel, de nous procurer, comme le disait notre pèlerin visiteur : *une habitation un peu plus humaine.*

J'allais oublier de dire à nos bons Coopérateurs et à nos zélées Coopératrices qu'il me faudrait pourtant encore pour cette nouvelle demeure du bon Dieu une cloche que je logerais aussi dans un clocher de bois, car nos braves gens n'ont pas d'autre horloge que le soleil ; des bancs, c'est un peu luxueux, mais enfin quelques-uns ne seraient pas de trop. Un calice me fait grandement défaut, et puis si quelque bonne Coopératrice, voulant renouveler le tapis de son salon, ne savait quoi faire du vieux, elle n'aurait qu'à l'adresser à M. Moreau, 42, rue Sainte, à Marseille, qui se chargera volontiers de le faire parvenir jusqu'à Nazareth. Ce que je dis d'un vieux tapis, je le dis aussi pour n'importe quel objet utile, comme linge, draps, couvertures, chaussures, tout cela, vieux ou neuf sera reçu avec la plus grande reconnaissance, et le Seigneur, toujours riche en bienfaits, vous rendra au centuple tout ce que vous aurez donné à ses petits frères de Nazareth.

A. PRUN,
prêtre salésien.

UN LIVRE PAR MOIS

LECTURES CATHOLIQUES DE DON BOSCO

PUBLICATION MENSUELLE ILLUSTRÉE

in-18 de 100 pages environ.

- N° 66. — Une élue de la primaire, par Mary Angel, suivi de La petite émigrée, par l'abbé Gillard.
- N° 67. — Véritas, par l'abbé Pierre T. (2^{me} partie).
- N° 68. — Fleur du cloître, ou Vie édifiante de Sœur Marie Céline de la Présentation.
- N° 69. — L'argent béni (suite à l'Argent maudit), par René Gaël.
- N° 70. — Calès ou Étienne de Lamanon, par l'abbé C. Guigne.

Abonnement : Un an : 2,50. — Étranger : 3,50.

Un exemplaire : 0 f. 25 ; franco : 0 f. 30.

Librairie, 78, rue des Princes, Marseille.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN

A l'occasion de l'accomplissement de ses vingt-cinq premières années d'existence (septembre 1877-1901), le *Bulletin Salésien* italien a reçu de nombreux Princes de l'Eglise, les félicitations les plus encourageantes. Nous aurions voulu pouvoir citer en entier les lettres si élogieuses de LL. EE. les cardinaux Richelmy, archevêque de Turin, Scampa, archevêque de Bologne, Ferrari, archevêque de Milan.

Contentons nous de relever dans ces lettres l'affection qui s'y montre pour l'Œuvre de notre bon Père Don Bosco, et pour la pauvre petite Revue qui a contribué bravement à la répandre par le monde. Nous nous inclinons modestement sous la main bénissante de ces trop indulgents Pasteurs, et si nous n'avons pas mérité les hommages qu'ils daignent bien nous adresser, au moins nous tiendrons compte des encouragements qu'ils nous donnent et nous nous ferons un devoir de répondre de toutes nos forces, par une nouvelle ardeur au travail, à ce qu'ils attendent de nous pour l'avenir.

ARGENTINE

Nous extrayons du *Christophe Colomb*, journal de **Buenos-Ayres** : « Parmi les diverses églises qu'ont érigées les Salésiens de Don Bosco dans cette République, aucune ne pourra être comparée à celle qu'ils viennent de commencer à élever en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus et de Notre-Dame Auxiliatrice, dans la capitale de la nation argentine.

« Pour subvenir aux immenses dépenses qu'ils devront faire, les Supérieurs locaux ont pensé d'envoyer des listes de souscription aux amis et bienfaiteurs de leurs Œuvres argentines et de faire de temps à autre de brillantes représentations théâtrales au Collège Pie IX de Buenos-Ayres où sont élevés six cents enfants pauvres et abandonnés.

« La première de ces réunions a eu lieu le 8 septembre courant et a parfaitement réussi, malgré les difficultés que présentaient le long et difficile programme. Aux admirateurs des Œuvres salésiennes, nous recommandons de tout cœur cette entreprise. »

A la paroisse salésienne d'Almagro, dans la ville de **Buenos-Ayres**, les RR. PP. Rédemptoristes ont donné une mission du 26 mai au 9 juin, et y ont obtenu des fruits abondants. La consécration solennelle à Notre-Dame Auxiliatrice, l'amende honorable au Sacré-Cœur de Jésus, le sermon sur la Passion, le service funèbre pour tous les défunts de la paroisse, la bénédiction de la Croix de la Mission furent autant de cérémonies qui attirèrent une foule considérable à l'église. Les communions d'adultes se sont élevées à 3170 et celles d'enfants à 2395. La première semaine avait été spécialement consacrée aux garçons et la seconde aux petites filles. Chaque jour une instruction spéciale pour eux les réunissait à l'é-



BRÉSIL. — Compagnie de S. Louis de Gonzague à Cuyaba.

glise. Bonne et excellente mission, due au zèle et à l'habileté si connus des RR. PP. Rédemptoristes.

BRÉSIL

Au mois de novembre dernier, s'est fêté solennellement à **Cuyaba**, dans notre collège Saint-Louis de Gonzague le vingt-cinquième anniversaire de la fondation des Missions salésiennes, en même temps que se faisait la distribution des prix aux étudiants et aux artisans. Le programme bien conçu de ces fêtes fut suivi à la lettre et la maison artistiquement décorée présenta deux soirs de suite un spectacle enchanteur avec son illu-

mination vénitienne. Les cérémonies religieuses furent très solennelles, et Don Malan, Supérieur des Missions du Matto Grosso dont Cuyaba est le centre, fit en cette occasion une splendide conférence sur les Missions salésiennes. Mais ce qui par-dessus tout attira l'admiration de tous les assistants et fut l'objet des éloges de tous ceux qui prirent part à cette fête, ce fut l'Exposition scolaire. Dans la section dessin linéaire figuraient des tableaux et des plans faits avec la plus grande sûreté; dans la section photographie c'étaient des groupes de Salésiens, entre autres celui de la Compagnie de Saint-Louis de Gonzague établie dans le collège, des vues de la ville, des paysages, des instantanés de fêtes comme celui de l'inauguration de l'observatoire météorologique du collège; dans la partie arts et métiers, celle qui attirait surtout les éloges, c'étaient de multiples spécimens des travaux exécutés dans les différents ateliers de l'établissement. A cette occasion eurent lieu également quelques séances littéraires, dans lesquelles on entendit d'enthousiastes discours et la lecture de poésies alternant avec des morceaux

vêque, amena nécessairement le choix des Salésiens pour desservir la nouvelle église. C'est le 14 juin dernier qu'eut lieu la brillante cérémonie de la bénédiction de cette première pierre. Son Em. le cardinal archevêque présidait, assisté de NN. SS. Zoccoli et Foschi, de Don Rua et d'un nombreux clergé. L'œuvre a été bénie et encouragée par S. S. Léon XIII dans un Bref élogieux adressé au Cardinal Svampa. Le Sacré-Cœur, le premier Congrès des Coopérateurs salésiens, tout est fait pour attirer à la ville de Bologne l'amour et le zèle des Fils de Don Bosco.



BRÉSIL — Inauguration de l'Observatoire météorologique de Cuyaba.

de musique de choix, excellemment exécutés par les musiques instrumentales du collège de la marine et du huitième bataillon d'infanterie. Divers exercices de gymnastique et des tours de force exécutés par les élèves plurent également beaucoup. Ces fêtes se clôturèrent enfin par le chant d'un *Te Deum* solennel, auquel assistèrent Mgr l'évêque de Cuyaba, le Président de l'état de Cuyaba et toutes les autorités et principales personnalités de la ville.

ITALIE

Sur le coté ouest de l'Institut salésien de **Bologne**, en dehors de la porte Galliera, vient d'être posée, dans un vaste terrain, la première pierre d'une église dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, que les catholiques de Bologne, Son Eminence le cardinal Svampa à leur tête, veulent élever comme monument de leur hommage à Jésus Rédempteur, en la première année du siècle. Le voisinage de l'Institut salésien, qui est l'œuvre de prédilection du Cardinal arche-

PALESTINE

Don Belloni, Supérieur de l'Orphelinat de la Sainte-Famille, à Bethléem, et des autres Maisons salésiennes de Palestine, écrit aux *Missions catholiques* :

« J'ai fondé l'orphelinat de Bethléem en 1864. Il compte trois cents élèves internes et externes. Les premiers, outre l'arabe et le français, le dessin, la géographie et le calcul, apprennent un métier, afin de pouvoir gagner, plus tard, honorablement leur vie. Nos élèves, provenant des différents pays de la Palestine, de la Syrie, de l'Égypte et de l'Arménie, sont en général pieux, soumis, affectionnés et laborieux. Parmi eux, une vingtaine appartient à des familles schismatiques, et ont dernièrement été admis dans l'Église catholique.

« L'Institut agricole a été fondé en 1879 et compte une quarantaine d'élèves. Nous avons là deux mille pieds d'oliviers, de belles collines pour la vigne, des vallées pour céréales et deux jardins potagers. Cette propriété, qui s'étend sur six

cents hectares, une fois mise en état, suffirait à nourrir beaucoup d'enfants; mais, depuis plus de dix ans, elle reste presque abandonnée, car nos élèves suffisent à peine à en cultiver une faible portion.

« Je me trouve de jour en jour plus embarrassé pour procurer le strict nécessaire à la vie de nos chers orphelins. A cause de la sécheresse de cette année, la récolte a entièrement manqué, les vivres sont beaucoup plus chers.

« Nous sommes continuellement accablés de demandes, en faveur de malheureux enfants en danger d'aller se perdre dans les nombreux orphelinats protestants. Dans ma détresse, je viens vous prier de recommander à la charité de vos

décoré de la 3^e classe de l'Ordre du Libérateur, en raison des services qu'il a rendus durant l'épidémie de variole qui a dévasté cette ville.

Cette décoration est une des plus élevées que le gouvernement puisse conférer aux étrangers. La première classe ne se donne qu'au président de la république et aux princes; la deuxième, aux ministres et ambassadeurs; la troisième enfin aux personnes les plus méritantes, en descendant jusqu'à la septième classe. Par le même décret, la même décoration a été conférée aussi à la Rde Mère Supérieure des Sœurs de Charité de Saint-Joseph de Tarbes.

Voici d'ailleurs le décret en question:



ESPAGNE — Premiers enfants de la maison de Madrid.

lecteurs nos pauvres orphelins de Bethléem et notre Institut agricole. »

ESPAGNE

L'Œuvre salésienne à Madrid semble entrer dans une nouvelle phase. Comme une jeune plante transplantée, elle veut prendre de nouvelles racines et étendre davantage ses rameaux. Son action bienfaisante veut se développer. Elle quitte en effet le petit hôtel de la rue de Zurbano, où elle a végété depuis dix-huit mois, pour aller s'établir plus au large à la Ronda de Atocha. La distance n'effraie pas. Mais en quittant le local de la rue de Zurbano, les Salésiens n'oublient pas les bienfaiteurs du début. Un souvenir tout particulier s'en va à notre humble coopératrice,

VÉNÉZUÉLA

Notre cher Confrère Don Bergeretti, directeur de la Maison de Valencia, vient, par un décret du Président de la République de Vénézuéla, d'être

ÉTATS-UNIS DU VÉNÉZUÉLA

N.^o 90-43

Ministère de l'Intérieur

Caracas, 18 juin 1901.

DÉCRET

Par ordre du Citoyen, Président de la République, est conféré à la Révérende Sœur Marie Coustie et au Révérend Don André Bergeretti l'Ordre du Libérateur de 3^{me} classe, comme témoignage de reconnaissance publique pour la généreuse abnégation, dont ils ont fait preuve, dans l'exercice de leurs nobles devoirs, pendant l'épidémie de variole, qui s'est abattue dernièrement sur la ville de Valencia.

Qu'on se le dise et le publie.

Pour le Pouvoir exécutif:

J. A. VELUTINI.

Nous envoyons de grand cœur, nos plus sincères félicitations aux deux nouveaux décorés.



Grâces et Faveurs

OBTENUES PAR L'INTERCESSION

de Notre-Dame Auxiliatrice

Marie m'a exaucée

Toulon, 26 juillet 1901.

En mai dernier, je vous demandais les prières de vos chers orphelins pour une grâce à obtenir. Notre-Dame Auxiliatrice m'a exaucée et je m'empresse de vous adresser la petite offrande promise. Je suis heureuse de pouvoir joindre à ces dix francs, destinés aux Œuvres sous le vocable de Notre-Dame, dix autres francs pour le pain des orphelins.

M. D.

J'ai reçu ce que je demandais

La Mauresque, Hyères, 3 août 1901.

Je vous adresse ci-inclus un petit mandat de cinq francs pour deux messes que j'ai promises à la chère Madone de Don Bosco, en lui demandant de m'accorder une grâce temporelle dont j'avais grand besoin pour la fin de juillet. Elle a daigné m'exaucer et j'ai reçu ce que je demandais le 31. Aussi je tiens à Lui rendre grâce, ainsi qu'à saint Antoine que j'ai invoqué eu même temps.

Je vous serai très reconnaissante de faire célébrer ces deux messes avant le 15 de ce mois, en vous exprimant toujours mon vif regret de ne pouvoir rien faire pour l'Œuvre de Don Bosco qui m'est si chère. Si je ne fais que si peu c'est par impossibilité et non faute de désir.

J. L.

Remercions notre bonne Mère

Wörishofen (Bavière), 22 juillet 1901.

Je vais un peu mieux, quoique les jambes ne fonctionnent pas encore bien; on doit me porter, tant la faiblesse est grande. Remercions notre bonne Mère, Notre-Dame Auxiliatrice, encore cette fois: j'espère ne pas mourir ici.

Actions de grâces aussi pour notre commerce, avec prière de les publier dans le *Bulletin*: l'affaire sera louée dans d'assez bonnes conditions. Là était encore la main de Dieu et de la divine Madone. Gloire eu soit rendue.

Toujours en union de prières avec vous, je vous suis très reconnaissante des vôtres et de celles de vos chers enfants.

J. S., de METZ.

Le jour même

Alexandrie d'Égypte, août 1901.

Je viens rendre de publiques actions de grâces à la glorieuse Vierge Auxiliatrice, qui a subitement guéri mon mari d'une fièvre infectieuse que le Docteur avait jugé devoir durer plusieurs semaines. Cette fièvre a disparu le jour même que je suppliai la Vierge Marie de la faire cesser, en même temps que je lui promettais de faire insérer la grâce dans le *Bulletin salésien*. En priant la Madone de D. Bosco de nous secourir, j'avais placé son image près du lit du malade.

Ci-joint une modeste offrande pour une messe en l'honneur de Notre-Dame Auxiliatrice, à l'intention des âmes du purgatoire.

Gloire à Dieu, confiance, amour et reconnaissance à Marie, qui a daigné intervenir d'une façon si manifeste au profit de ceux qui l'invoquent.

Mme B. VERITA.

Encore exaucée

Maupas (Aisne), 26 août 1901.

Je viens encore d'être exaucée pour une grâce que j'avais sollicitée auprès de Notre-Dame Auxiliatrice et je viens m'acquitter envers cette bonne Mère, en faveur de vos chers enfants. Ci-joint un mandat de cinq francs.

ANNETTE B.

Faveur et demande

Albi (Tarn), 9 septembre 1901.

En reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice, je vous envoie sous ce pli vingt francs pour vos œuvres. J'y joins cinq francs pour que vous ayez la bonté de dire ou de faire dire trois messes en faveur d'un parent dont j'apprends la mort aujourd'hui même, et je demande une neuvaine de vos enfants à toutes mes intentions.

Csse de T.

Reconnaissance et Recommandation

Langon, 22 septembre 1901.

Je vous envoie ci-inclus la somme de dix francs, en reconnaissance d'une grâce obtenue par Notre-Dame Auxiliatrice et saint Antoine de Padoue. Je me recommande de nouveau aux prières de vos enfants, afin d'obtenir une autre grâce de Notre-Dame Auxiliatrice et de saint Antoine.

U. S.

Double faveur

Chambave, octobre 1901.

J'avais pris, il y a quelque temps, une infirmité dans les jambes, au point de ne pouvoir me tenir dessus. Grâce à Notre-Dame Auxiliatrice, un mieux sensible s'est fait sentir.

Une autre fois que j'étais en voyage, je me suis trompé de train. Dans la crainte qu'on ne me fit payer mon erreur, en me remettant dans la bonne voie, je me suis recommandé d'une manière toute particulière à la Madone de Don Bosco et tout alla à souhait.

Je vous prie de vouloir bien publier ces deux grâces dans le *Bulletin salésien*, pour témoigner ma reconnaissance à Marie.

A. G.

Suivant ma promesse

Bordeaux, 16 septembre 1901.

Notre-Dame Auxiliatrice m'ayant accordé deux guérisons dont une inespérée, je vous adresse ci-joint, et suivant ma promesse, un mandat poste de vingt francs pour le pain des Orphelins de Don Bosco. Je vous demande de faire prier encore vos chers enfants pour ma guérison et une grâce temporelle importante.

L. D.

Prodige de Marie

Cuyaba (Brésil), 23 juillet 1901.

Une grâce bien évidente a été obtenue ici il y a un mois. Le docteur Josetti, le plus célèbre chirurgien de l'Amérique du Sud, était venu du Rio Grande, appelé expressément pour faire plusieurs opérations. Son fils, âgé de neuf mois, prit les fièvres. Le fameux médecin usa tous les remèdes possibles, et la fièvre ne voulait pas quitter le pauvre petit malade. Il passait nuit et jour auprès du lit de son enfant, sans pouvoir arriver à chasser cette fièvre qui ne le quittait pas un instant. Une nuit, quatre autres médecins se trouvèrent avec lui en consultation et nul ne put avoir raison d'une fièvre si obstinée qui depuis plus de quinze jours déjà tourmentait le pauvre bébé. La sœur du docteur, femme très pieuse, vint un soir me raconter le triste état de l'enfant et la non réussite des cinq docteurs pour le soulager. Je lui recommandai alors de commencer une neuvaine à Notre-Dame Auxiliatrice, en lui disant que nous priions dans le même but, et lui remis en même temps une médaille de la Madone pour la passer au cou de l'enfant. Prodige de Marie! Le lendemain, la fièvre commença à diminuer et avant la fin de la neuvaine le bébé était guéri. Marie l'avait sauvé. La maman qui est catholique, mais fut élevée chez les Protestants, me disait: « Jusqu'ici je n'ai pas cru ces choses, mais dès maintenant je commence à croire et veux m'instruire dans la religion catholique. » Notre-Dame Auxiliatrice aura ainsi rendu la santé de l'âme à la mère, comme elle a donné la santé du corps à l'enfant.

DON BALZOLA
prêtre.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice pour une grâce temporelle qu'elle m'a obtenue après lui avoir promis cinq francs pour le pain de ses enfants et l'insertion sur le *Bulletin* de Don Bosco.

Merci, ma bonne Mère, et continuez-moi toujours votre puissante protection.

UNE ENFANT DE MARIE.

Nancy.

Reconnaissance à Notre-Dame Auxiliatrice: cent francs pour les orphelins de Don Bosco.

P. de CH.



AMÉRIQUE DU SUD

ÉQUATEUR

De l'exil à la patrie

(Relation de Don Guido Rocca).

Quito, 24 mai 1900.

TRÈS RÉVÉREND PÈRE DON RUA,

Je profite du moment où je dispose d'un peu de temps, pour vous donner des nouvelles de cette Maison de Quito, et de toutes les péripéties qui ont accompagné mon voyage de retour en cette ville et ma réinstallation dans la Capitale de la République du Sacré-Cœur. Je suis sûr qu'elles seront lues avec intérêt dans le *Bulletin*, en même temps qu'elles serviront à bénir une fois de plus la divine Providence, qui dirige toujours les événements selon ses desseins impénétrables.

Départ de Santiago du Chili — A Iquique — Jeune élégant par force — A Aréquipa — Eglise de Notre-Dame Auxiliatrice.

Le 4 octobre 1899, après quelques semaines de doutes et d'incertitude, Mgr Costamagna me fit part, que d'après vos instructions, je devais me préparer à retourner à Quito pour y assumer la direction de la nouvelle maison qui s'élevait à Tola. Cette nouvelle, malgré les difficultés qui se présentaient, me combla de joie, parce que, après ma patrie, il n'y a pas de pays que j'aime plus que l'Équateur, à cause de son immense champ de labeur et en raison aussi de sa consécration spéciale au divin Cœur de Jésus. On me donna un

compagnon de voyage et l'on fixa mon départ de Santiago du Chili au 16 octobre.

Je ne vous parlerai pas, Révérend Père, des préparatifs de voyage qui consistaient surtout à me procurer l'équipement nécessaire pour le déguisement sous lequel je devais voyager, et moins encore de la petite fête d'adieu, que Salésiens, élèves et messieurs de la ville voulurent bien m'offrir la veille du départ. Et je note seulement en passant l'humble cérémonie qui se fit à l'église de Notre-Dame Auxiliatrice du collège de Notre-Dame du Mont-Carmel, où je célébrai la messe de communauté, et où, mon compagnon et moi, après avoir écouté les derniers conseils de Mgr Costamagna, nous reçûmes sa bénédiction spéciale, le don le plus précieux que nous emportions dans notre voyage. Monseigneur eut la bonté de nous accompagner jusqu'à la voiture qui devait nous conduire à la gare; ce fut là le dernier adieu, d'autant plus tendre que l'avenir que nous réservait la Providence était plus incertain. Les prières de nos Confrères et des élèves de toutes les Maisons salésiennes du Pérou, auxquels Monseigneur nous avait recommandé, nous accompagnèrent depuis ce moment, jusqu'à ce que leur parvint la nouvelle de notre heureuse arrivée. En somme, nous avions bien besoin de ces prières, parce que notre voyage et notre rentrée à l'Équateur présentaient de sérieuses difficultés, en raison de la situation politique du pays. Mais Dieu avait parlé par la bouche des Supérieurs et il convenait d'obéir; cependant supérieurs et confrères ne cachaient pas leurs craintes.

Durant les cinq heures de chemin de fer de Santiago à Valparaiso, je laissai errer ma pensée des doux souvenirs que je laissais au Chili aux périls qui m'attendaient. A Valparaiso, nous fûmes reçus cordialement par les Supérieurs et les confrères, nous passâmes deux jours heureux en leur compagnie, pendant

que je faisais les derniers préparatifs de voyage. Tout d'abord j'avais pensé faire directement le voyage de Valparaiso à Guayaquil, mais des raisons de prudence et les conseils de mes amis me déterminèrent à le couper en plusieurs étapes, et de nous arrêter dans nos maisons d'Iquique, d'Aréquipa et de Lima.

Ainsi fut fait. Le 17, nous quittions Valparaiso sur la *Serena* et le 22 nous débarquions à Iquique, sans être attendus de nos confrères, qui nous accueillirent cependant avec joie et nous traitèrent avec beaucoup d'égards durant les trois jours d'attente du prochain bateau. Ce Collège possède une belle église, qui grâce au zèle de son Directeur, ne laisse pas de produire des fruits abondants de salut, par la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice, qui est très vénérée des bons habitants d'Iquique. J'ai pu célébrer tous les jours la sainte messe à l'autel de notre bonne Mère, et y prendre un peu de réconfort, car je savais combien j'aurais besoin de ses faveurs.

Le 25 octobre, nous devions quitter Iquique sur le bateau allemand *Serapis*. Mais là commençaient les difficultés. Il ne m'était pas possible d'entrer à l'Équateur en soutane, après en avoir été exilé, en compagnie du regretté Don Calcagno, et à cause des circonstances politiques de la République : il fallut donc voyager incognito en habit séculier. Ce fut pour moi un grand sacrifice, et c'est à Iquique que je le fis, en l'offrant au Seigneur. Aussi à partir de ce point, vous pouvez m'apercevoir changé en jeune élégant, avec moustaches, canne et lorgnon, très éloigné de faire suspecter en lui le prêtre et le religieux. Nous arrivons ainsi le 27 à Mollendo, où nous restons un jour à attendre le train qui devait nous conduire à Aréquipa.

Je dois vous raconter ici un incident qui prouve une fois de plus combien ma situation était difficile et délicate. Quand un bateau arrive au port, une foule de domestiques d'hôtels entourent les voyageurs comme tout le monde sait. Ainsi fut-il à l'arrivée du *Serapis*. Pour en finir au plus vite, je m'entendis avec le premier qui se présenta, lui consignai nos bagages et nous le suivîmes, mon compagnon et moi. Mais, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je m'aperçus qu'il nous conduisait au même hôtel où j'étais déjà descendu deux fois, huit mois auparavant, lors de mon passage, en allant d'Aréquipa au Chili ! Par

un de ces hasards qui se trouvent dans la vie, nous fûmes introduits dans la même chambre que l'autre fois ; mais le plus important fut ma rencontre avec le propriétaire de l'hôtel, qui naturellement devait me reconnaître, comme je le reconnus aussitôt moi-même. Je dis, devait me reconnaître, car, bien qu'en ma présence il eût seulement osé manifester indirectement quelques doutes, en me faisant des questions captieuses, auxquelles je répondis naturellement avec franchise et désinvolture, j'ai su depuis qu'il avait dit ouvertement à une autre personne que je devais être prêtre, parce qu'il m'avait vu une autre fois chez lui avec la soutane. C'est pourquoi je désirais partir promptement, mais il n'y avait pas de train direct pour Aréquipa, avant le lendemain.

Nous arrivâmes en cette ville, située au sommet du Misti, le 28 au soir ; sans être attendu de nos confrères. Mon désir était de leur faire une surprise et de voir en même temps s'ils me reconnaîtraient. La surprise du Directeur et des confrères fut grande en effet, mais ils ne tardèrent pas à me reconnaître et à se réjouir de mon passage au milieu d'eux. Nous sommes restés avec eux trois jours, qui passèrent vite comme passent toujours les heures de bonheur. Cette Maison peut s'appeler à juste titre, la *transplantation* du collège de Quito, parce que supérieurs et confrères, tous appartenaient à cette maison et à la succursale de Sangolqui, et c'est pour cela, qu'appelés à retourner dans leur patrie aimée, nous étions pour eux un sujet d'affection et de joie. Bien plus, pour manifester en quelque sorte ces sentiments, ils improvisèrent, à la veille du départ, une petite séance, dans laquelle ils laissèrent parler leur cœur et évoquèrent les souvenirs de notre cher Équateur et de son premier supérieur Don Calcagno.

A cette Maison d'Aréquipa se passa un autre fait que je ne dois pas laisser dans l'ombre. Vous vous souvenez sans doute, que pendant l'exil, Don Calcagno au nom de tous avait fait vœu d'élever un sanctuaire à Notre-Dame Auxiliatrice si nous sortions sains et saufs des dangers et en particulier du naufrage qui nous menaçait dans les eaux d'Esméraldas. De concert avec les autres supérieurs exilés nous avons ratifié la promesse que l'église qui s'élève en l'honneur de Notre-

Dame Auxiliatrice à Aréquipa, sera l'accomplissement de notre vœu, et qu'une plaque de marbre avec le nom des exilés sera placée dans le sanctuaire. Nous nous sommes de plus engagés à concourir chacun en particulier selon nos propres forces à l'achèvement du monument.

Le 31, nous devons quitter cette Maison et poursuivre notre voyage vers Guayaquil. Nous nous embarquons sur l'*Aconcagua*. Là encore, par un de ces fatals hasards qui ne manquent pas de me déplaire et de me préoccuper, je me trouve en face d'un maître d'hôtel qui avait fait le même service sur le *Loa*, bateau sur lequel j'avais voyagé peu de temps auparavant de Mollendo à Valparaiso. Il me reconnut immédiatement, et comme je lui demandais une cabine plus centrale, je l'entendis avec surprise me répondre : « Père, il n'y en a pas de disponible. » En entendant ce titre qui résonnait si mal alors à mes oreilles, parce qu'il importait beaucoup d'être complètement inconnu je cherchai à me montrer encore plus séculier. J'obtins donc par là d'éloigner du maître d'hôtel l'idée que je fusse un prêtre déguisé ; car il ne me dit plus rien dans ce sens, même indirectement pendant les neuf jours que dura le voyage à bord de l'*Aconcagua*. Un jour et demi d'arrêt à Callao, ce qui me permit de visiter nos confrères et de célébrer la messe dans la chapelle de nos sœurs, et le 8 novembre à 9 heures du matin, nous jetions l'ancre dans le fleuve Guayas en face de la perle du Pacifique, la ville de Guayaquil.

Un incident — La messe en franciscain — Heureuse rencontre d'un excellent Coopérateur et la divine Providence — La population de Chimbo — Un moment de peur — Chaguarpacta.

Je me trouvais diversement impressionné, en arrivant à Guayaquil. D'une part j'étais heureux de fouler de nouveau le sol du pays de Garcia Moreno, pays qui avait été mon premier champ de labour après le noviciat, pays d'autant plus cher, que nous y avions souffert, mes compagnons et moi, pour la cause de Dieu. D'autre part j'avais de sérieux motifs de craindre. Il est vrai que mes moustaches, mon habit et mes manières mondaines me cachaient à mes ennemis, mais ne pouvait-

il pas arriver que je fusse reconnu ? Toutefois, confiant dans la puissance et la bonté de Marie, je pris courage, touchai terre avec toute franchise et me dirigeai vers un hôtel pour me préparer ensuite au voyage vers l'intérieur. Il fallait que je traverse les rues de Guayaquil et ce n'était pas sans danger, parce que dans cette ville se trouvent un grand nombre de nos anciens élèves. En effet, bientôt j'entendis crier derrière moi : Père, père ! Mon compagnon et moi poursuivîmes notre route, en hâtant le pas, mais une seconde fois nous entendons ces mots : Père, père ! Pour éviter tout ennui, nous prenons une autre rue ; à peine avons-nous fait quelques pas, qu'un individu se plante devant moi, et me prenant par le bras me dit : « Père, vous ne me reconnaissez pas ? Quel miracle de vous voir dans nos régions ! » C'était un de nos anciens novices, qui avait été avec moi à Sangolquí. — « Si, je te reconnais, lui dis-je, mais ne m'appelle pas Père ; sois prudent et tais-toi. » Nous nous séparâmes et j'arrivai à l'hôtel.

Il y avait déjà quelque temps que je ne célébrais plus le saint sacrifice : j'avais un vif désir de dire la sainte messe. Comment faire ? Dans cette intention, et pour me rappeler les jours que nous avions passés dans le couvent des RR. PP. Franciscains, lors de l'exil, j'allai leur rendre visite. Je rencontrai là le P. Torras, celui qui a traduit en espagnol l'ouvrage du Dr d'Espiney sur notre vénéré père Don Bosco. Je lui manifestai mon désir, et nous convînmes avec le bon Père Supérieur que j'irais coucher le soir au couvent. Je passai la soirée en l'excellente compagnie des RR. PP. et je pus ainsi le lendemain célébrer la sainte messe, en me revêtant de la bure franciscaine. Le 9, après avoir témoigné toute ma reconnaissance à ces bons religieux, nous quittions le couvent et la ville de Guayaquil, pour aller par chemin de fer jusqu'à Chimbo. En prenant place dans le train, nous nous trouvons en face d'un monsieur, avec qui nous engageons aussitôt conversation. C'était un dévoué Coopérateur salésien, et un admirateur des Œuvres de Don Bosco, ce dont nous nous aperçûmes bientôt quand la conversation tomba sur les ateliers salésiens de Riobamba et de Quito. Naturellement je gardais mon incognito et je feignais d'écouter avec indifférence. Mais mon

cœur se remplissait de joie en entendant louer notre bien-aimée Société, et il me semblait reconnaître en ce monsieur un instrument de la divine Providence pour notre voyage à l'intérieur. Cependant je craignais de me faire connaître. J'hésitais entre le pour et le contre, quand nous arrivâmes à Chimbo; il fallait prendre une résolution : ou bien me faire connaître et risquer mon sort, ou bien demeurer inconnu et aller au devant de nouvelles difficultés. Tout me disait que ce devait être un honnête homme, c'est pour cela que l'appelant à part, je lui dis : « Monsieur, votre bonté, votre enthousiasme pour l'Œuvre salésienne m'a inspiré confiance en vous; puis-je vous communiquer un secret comme à un Coopérateur salésien, comme à un ami ? » Il me regarda surpris et comme devinant ce que je voulais lui dire : « Parlez en toute confiance, je suis prêt à vous servir en tout ce que je pourrai. — Or donc, repris-je, sachez que je suis prêtre salésien; les circonstances actuelles m'obligent à cacher sous ces habits ma qualité et mon caractère. Je vais avec mon compagnon à Riobamba et j'aurais besoin qu'à notre arrivée à Chimbo, vous m'aidiez à trouver des montures pour continuer notre voyage. — Bien volontiers, répondit ce monsieur, et je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée; je vous procurerai tout ce qui est nécessaire pour que vous puissiez venir avec moi dans ma ferme, et de là poursuivre votre voyage jusqu'à Riobamba. »

Chimbo est un bourg isolé de tout, situé dans un endroit malsain, avec peu d'habitants, sans prêtre, sans église, et pourrais-je dire sans religion; les quelques habitants qui s'y trouvent, sont occupés au service du chemin de fer et au maigre commerce auquel donne occasion le passage des voyageurs. L'importance du chemin de fer entre Chimbo et Duran ne vient pas du nombre d'habitants de ces deux populations, mais de la communication avec le port de nombreuses industries importantes, fabriques et raffineries, qui se trouvent dans les vallées comprises entre ces deux villes. Il est facile de comprendre que ces pauvres gens, abandonnés à eux-mêmes, ne peuvent pas être très bons, ni très serviables, de plus on trouve rarement des chevaux à louer ou à emprunter, si bien que le pauvre voyageur se voit souvent obligé

de rester plusieurs jours au milieu de cette population inhospitalière et d'y faire des dépenses inutiles. C'est ce qui nous serait peut-être arrivé, en outre du danger de nous faire découvrir, si nous n'avions pas fait la rencontre providentielle de ce brave monsieur.

En effet, à notre arrivée à Chimbo, après huit longues heures de voyage, nous ne trouvons pas de montures. Mais, comme la ferme de notre ami est peu éloignée, un de ses fermiers est venu avec quelques chevaux pour le conduire le soir même chez lui. L'excellent Coopérateur combine aussitôt avec son fermier notre voyage pour Riobamba, puis il nous prête des chevaux et nous partons avec lui pour sa campagne.

La route serpentait au milieu de forêts séculaires, tantôt en rapides descentes, tantôt en raides montées; de chaque côté s'élevaient des arbres gigantesques qui, secoués par le vent, produisaient d'étranges rumeurs. Quelle étendue de forêts vierges se trouve encore dans l'Équateur, pays privilégié par sa nature exubérante, pays excessivement riche et productif, mais rapportant peu, faute de moyens de communication et manque d'énergie chez ses habitants ! Il était déjà nuit, et l'obscurité du bois, le bruit du fleuve qui se précipitait dans sa course vertigineuse au fond d'un profond ravin, les cris des singes et des oiseaux nocturnes, qui peuplent ces forêts, tout contribuait à répandre dans nos âmes je ne sais quels sentiments de crainte et en même temps d'admiration.

Comme il arrive en pareilles circonstances, nous cheminions silencieusement, comme absorbés dans une profonde méditation, et c'est ainsi qu'après trois bonnes heures de chemin nous arrivâmes à la ferme de notre ami, appelée *Chaguarpacta*.

Toutefois dans ce voyage nous eûmes un moment de peur. Nous étions déjà à plus de la moitié du chemin, quand notre bon Coopérateur s'arrêta à la maison d'un de ses amis pour lui rendre visite et nous dit de continuer la route avec le serviteur qui nous accompagnait. Nous allâmes donc de l'avant et nous étions déjà assez loin quand cet homme nous dit tout à coup : « Arrêtez-vous ici, et moi je retournerai en arrière pour savoir ce que devient mon patron. »

(A suivre.)

A TRAVERS les Relations De nos Missionnaires

PARAGUAY

Pèlerinage à Curuzu Isabel

D'une longue relation de Don Turicín, directeur de notre maison d'Assomption, nous extrayons ce qui suit : « A une lieue de Villa Concepcion se trouve un endroit appelé *Curuzu Isabel* (la croix d'Isabelle), où beaucoup de personnes ont la coutume de se rendre en pèlerinage pour y accomplir leurs promesses, auprès de la tombe d'une jeune femme, que tous regardent comme sainte. Bien des fois j'avais entendu parler de



PARAGUAY — Kuruzu Isabel.

cette croix et j'avais grand désir de connaître cet endroit. Le mois dernier un de nos bien-faiteurs de Villa Concepcion vint nous inviter à nous rendre avec la musique en promenade à *Curuzu Isabel*. J'acceptai bien volontiers et le 27 octobre nous nous embarquions sur l'Aurora qui nous porta jusqu'à Concepcion. Malgré la pluie qui nous accompagna presque tout le temps, le voyage fut assez gai et le 28 au soir nous arrivions à la ville où nous fûmes reçus avec grand enthousiasme. Nous nous rendîmes immédiatement à notre maison où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, de bonne heure, nous prenions d'assaut les chars et les voitures qui devaient nous conduire, en même temps qu'un grand

nombre de pèlerins. Je ne parle pas du voyage qui fut en ne peut plus agréable, soit par la variété des beautés de la nature, soit par les continuelles incertitudes du chemin qui nous forçaient à nous arrêter de temps à autre à quelque cabane. Bientôt nous voyons une sombre forêt qui avec sa large frondaison semble vouloir nous cacher quelque secret car jamais un rayon de soleil n'y pénètre. Là un seul sentier qui ressemble à un tunnel, tant est épais l'enlacement des branches au-dessus de la tête des voyageurs. Quinze minutes à peine suffisent ensuite pour atteindre *Curuzu Isabel*. Deux pauvres cabanes, dans l'une desquelles s'élève une rustique croix en bois, que sa grandeur et son antiquité font distinguer de beaucoup d'autres en bois et en fer apportées là par dévotion, et c'est tout. Malgré cela le cœur se sent impressionné quand on y entre. Le lieu ne pouvait être plus isolé ; personne n'habite dans le voisinage et personne n'est chargé de l'entretenir, ce qui n'empêche pas tous les passants de s'y arrêter, d'y déposer leur obolo et d'y allumer des cierges dont une cinquantaine brûlent nuit et jour. J'ai vu des hommes incrédules, indifférents, entrer là et y répandre des larmes. La pauvreté enviroonnante, le silence des bois, l'obscurité du lieu, ces cierges allumés et épars sur le sol, cette croix rustique et presque détruite qui attire tant d'âmes et tant de cœurs par son langage muet, émeut profondément et invite à la prière.

« Mais laissons là le sentiment et le cœur, et venons-en à l'histoire ou mieux à la tradition du fait, parce qu'il n'a jamais été écrit. A la mort du tyran François Lopez, survenue à Cerro-Cora, le 1^{er} mars 1870, une pieuse et jeune femme qui avec beaucoup d'autres avait été exilée par ce despote inhumain, revenait, après dix ou douze années de souffrances, dans sa patrie, avec sa petite fille. C'était un jour d'été paraguayen, de ces jours où la chaleur suffocante enlève la respiration au voyageur, bien qu'il se trouve à l'ombre d'arbres touffus. Jeanne, ainsi s'appelait la jeune femme, à bout de forces par suite de ses souffrances et d'une grave maladie qui l'avait frappée pendant la funeste guerre, cheminaient lentement, enveloppée dans un léger manteau de tisseu brésilien, l'unique richesse qu'elle avait conservée, tandis que sa fillette était couverte d'un châle jadis neuf. Toutes deux marchaient en silence dans le sentier qui conduit au milieu des bois, quand la pauvre jeune femme, mourant de soif, s'affaissa sur le sol, en même temps qu'elle priait sa fille de lui chercher un peu d'eau

pour l'amour de Dieu. L'enfant s'éloigne en marquant son chemin, mais plusieurs heures s'écoulent et elle ne reparait pas. La nuit arrive; déjà on entend au loin les cris des bêtes sauvages. La pauvre abandonnée tourne alors ses regards vers le ciel, et supplie Dieu de ne pas la laisser mourir de soif, ni dévorer par les fauves. Le sommeil et la fatigue l'emportèrent et elle s'endormit profondément jusqu'aux premiers rayons du jour. « De l'eau! j'ai soif! mon Dieu! » s'écrie-t-elle, à peine les yeux ouverts. Elle pousse un cri de joie et se traîne sur le sentier: elle vient d'apercevoir des fleurs de *caraguata*, fleurs qui gardent toujours quelques gouttes d'eau dans leur calice. Elle avale avidement ces quelques gouttes, se relève, fait quelques pas, pour retomber de nouveau, exténuée de l'effort qu'elle vient de faire, et reste là assoupie comme en léthargie. Quand elle rouvre les yeux elle se voit entourée de personnes qui cherchent à lui donner leurs soins: pauvres exilés comme elle qui reviennent dans la patrie. « De l'eau, de l'eau! » gémit-elle. Ils n'avaient que quelques oranges qui purent à peine calmer la soif de la malheureuse. Bientôt elle entre en agonie, réclame à tous sa fille, mais en vain. Quelques heures après elle expirait. On l'enterra sur le lieu même et on y planta cette croix dont j'ai parlé et qu'on appelle *Ouruzu Isabel*. La tradition rapporte qu'avant de mourir, elle fit une promesse et un miracle: la promesse de prier au Ciel, lorsque le Seigneur la jugerait digne d'y entrer, pour tous ceux qui auraient besoin de grâces spéciales et elle l'a tenue; le miracle fut de faire jaillir une source au milieu de la forêt. J'ai bu de cette eau qui est pure et cristalline, et j'ai vu les nombreux dévots qui disent avoir reçu ses faveurs.

« Comme il était impossible de dresser l'autel portatif dans la pauvre cabane, nous le préparâmes dehors. Je dis la sainte messe et adressai quelques paroles aux pèlerins en faisant ressortir que pour nous, chrétiens, la croix devait être notre compagne inséparable en cette vie et un signe assuré de bonheur pour la vie future. Après notre pèlerinage, nous nous rendîmes à cinq kilomètres de là dans une maison où nous nous restaurâmes un peu. Le soir nous étions de retour à Conception et le lendemain nous nous embarquâmes pour Assomption. »

MEXIQUE

Inauguration de la nouvelle maison de Morelia

Notre confrère Don Riccardi nous écrivait le 28 janvier passé: « Nous voici installés dans notre nouvelle maison de Morelia! Remercions-en le Seigneur et Notre-Dame Auxiliatrice, comme d'une grâce entre toutes grande et singulière. Raconter la réception qu'eurent les Salésiens à la gare, serait décrire une entrée triomphale: représentants de Mgr l'archevêque, du chapitre de la cathédrale, du séminaire, des diverses congrégations religieuses et du clergé séculier; représentants

du comité salésien et des principales familles de la capitale, et plus de mille personnes dont un grand nombre de jeunes gens; ornements aux fenêtres, et aux portes par où nous devions passer, musique à notre entrée dans l'établissement, souhaits, félicitations de tous genres, le tout accompagné des bénédictions de tout ce peuple qui attend merveilles des Salésiens pour l'éducation de ses enfants.

« Le local cependant n'est pas très vaste comme édifice, en ce sens qu'il ne peut contenir que 80 élèves, qui devront être choisis parmi les 4,000 et plus qui se sont fait inscrire soit à l'archevêché, soit au comité. Mais l'étendue du terrain n'est pas inférieure à 120,000 mètres carrés, tout



Musique du collège salésien d'Assomption à Curuzu Isabel.

cultivable et en grande partie propre à bâtir, puisqu'il repose sur la roche vive. Mgr l'archevêque d'accord avec le comité pense déjà à la manière et aux moyens d'agrandir l'établissement qui peut se prolonger à droite et à gauche de près de 100 mètres sur la voie publique. Le 20 janvier Sa Grandeur bénit solennellement la maison, et célébra la sainte messe sous le cloître en présence de plusieurs centaines d'invités. Après la messe et l'allocution de Sa Grandeur, plusieurs orateurs parlèrent à leur tour sur l'Œuvre salésienne et le besoin de la soutenir. Oh! quel bien, quelle moisson se présente devant les pauvres Salésiens. Un patronage ouvert le premier dimanche, accueille déjà plus de 800 enfants pauvres, avides d'instruction religieuse, et il continue à en venir chaque jour. Mais bientôt nous devons leur fermer la porte, faute de local et de personnel. Combien il serait à désirer d'avoir une ou deux classes du jour et du soir pour les nombreux enfants de ce pauvre quartier. Daigne le bon Dieu nous envoyer des ouvriers pour pouvoir opérer tout le bien qu'il serait nécessaire de faire pour le salut de tant d'âmes! »



Un Fils de Don Bosco

1850 - 1895

VIE DE MONSEIGNEUR LASAGNA

Missionnaire salésien, Évêque titulaire de Tripoli

CHAPITRE V*

(Suite)

Il était doué d'un esprit si pénétrant, alors qu'il était assis sur les bancs de la classe, que nous serions presque tentés de croire qu'il lisait dans l'esprit de ses maîtres et devinait leurs pensées, parce que, dès les premières paroles, quelque abstruse que fût la matière qu'on voulait expliquer, il avait déjà tout compris. Il ne faut donc pas s'étonner si, avec le sang bouillant qui lui courait dans les veines, il abusait quelquefois de sa peu commune intelligence, si, dans les différentes heures de classe, il se laissait transporter au loin par sa vive imagination et si le maître était plus d'une fois forcé de ramener son attention sur ce qu'il expliquait: il était le premier à se dire en faute et à en demander pardon. Ainsi, quelques années plus tard, il rappelait avec regret comment, dans la première classe secondaire il n'avait pas su expliquer la phrase: *Joseph, lota facie*, etc. de l'*Epitome historice sacre*, parce qu'il avait été distrait pendant que le professeur expliquait cet ablatif absolu et l'irrégularité du participe. Par là on voit clairement comment cette attention soutenue, qu'il eut plus tard, a été le fruit de grands efforts de la part de sa volonté.

En étude on aurait dit, pardonnez-moi l'expression, que le travail lui fondait dans

les mains. Ces devoirs que les autres n'achevaient qu'après de longues heures d'application intense, il les faisait en quelques minutes. Doué d'une excellente mémoire, il lui suffisait de lire plusieurs fois les leçons assignées par le professeur et aussitôt il les récitait exactement. Il était donc inévitable que, ne possédant pas encore le goût, et plus probablement, la patience de la lecture des bons livres, il éprouvât dans ses longues heures un peu d'ennui et, avec sa mobilité excessive, il ne devint souvent un sujet de trouble pour ses voisins. C'est ainsi qu'à la fin de la semaine souvent il recevait une note inférieure. Mais, en égard à ces qualités désespérées, quel mérite plus grand quand il méritait un beau dix!

Cette piété même, qui dès l'enfance était si profondément enracinée dans son cœur, et dont souvent il avait donné des preuves, cette piété qui avait pris un si rapide développement dès qu'il était entré à l'Institut salésien et qui sans doute était son plus grand soutien dans les luttes de chaque jour, n'était pas pratiquée par lui sans peine. S'il ne lui était pas facile de recueillir son esprit pour réfléchir, il lui était bien plus pénible de le recueillir pour la prière; il semblait donc, surtout dans les premiers temps, que dans la maison de Dieu son maintien laissait quelque peu à désirer. C'est ce qu'aurait pensé celui qui n'aurait pas connu intimement notre jeune homme, et qui n'aurait jugé que sur l'extérieur.

Ses supérieurs cependant, instruits de ses luttes intérieures, admirant ses efforts continuels, ne se souciaient pas de quelque manque de tenue, mais au contraire, montraient plus de plaisir du progrès qu'il se

(*) Voir le *Bulletin salésien* août 1901 et suivants.

faisait pour se vaincre soi-même, que des progrès mêmes qu'ils notaient dans les études, où il avait réussi à surpasser tous ses condisciples. Celui qui se réjouissait plus que tout autre dans son cœur, était Don Bosco qui cultivait cette tendre plante comme un habile jardinier. Combien ces premiers fruits le consolait ! Chaque jour il se confirmait davantage dans la conviction que Dieu avait des desseins spéciaux sur l'avenir de Louis Lasagna.

L'homme de Dieu, sans justement se décourager pour ses légèretés, avait surtout en vue de soutenir son courage et de rendre constant son bon vouloir. Il regardait la sainte communion comme le moyen le plus efficace dans ce but, et pour cela, il l'exhortait avec prudence à la recevoir souvent. Le bon Père ne se contentait pas de consolider la vertu de son cher fils en le nourrissant du Pain des forts, mais il l'amenait pas à pas à une vraie dévotion envers la sainte Vierge. Ainsi, sous l'habile direction de Don Bosco, on peut dire que, sans marque extérieure, le surnaturel pénétrait insensiblement toute l'âme de notre Louis, façonnait toutes ses actions, et donnait force et vigueur à ses vertus. Heureux qui a eu un tel guide, et sut dignement l'apprécier et le suivre fidèlement !

CHAPITRE VI

Les études à l'Orafoire — La matière préférée — Vivacité et talent — La troisième à Mirabello — Une amère déception — Ses industries pour l'étude — Nouveaux succès et déconfitures — Impressions et réminiscences — Tous l'aiment — Son apostolat — Sur les rives du Pô.

Dès le temps de Louis Lasagna, les études étaient très florissantes à l'Orafoire salésien, parce qu'il s'y trouvait des professeurs qui joignaient à leur ardeur juvénile le savoir et l'expérience des plus éprouvés, et parce que les élèves, nourris d'une solide piété, avaient la louable habitude d'accomplir leurs devoirs non pour des considérations humaines, mais par conscience, et travaillaient allégrement sous le regard de la plus douce d'entre toutes les

mères, le siège de la sagesse, la Vierge Marie. Parmi les matières prescrites par les programmes, on préférait dans ces classes le latin, à l'étude duquel beaucoup d'élèves se donnaient avec une sérieuse application et avec un si vif amour, qu'ils arrivaient à le parler comme une seconde langue maternelle, et à l'écrire avec justesse et élégance. Une des raisons de cette ardeur, et non la dernière, était la pensée que c'était la langue de l'Eglise, au service de qui tous voulaient se consacrer. Ajoutez à cela les saintes et inépuisables industries imaginées par le zèle de Don Bosco pour exciter et maintenir entre ses chers enfants l'émulation, et vous aurez quelque idée de l'atmosphère que respirait alors notre Louis.

Le système, avec lequel il était élevé, était bien loin d'étouffer sa vivacité naturelle ; la considérant au contraire comme révélatrice du talent, il avait seulement en vue de la contenir dans de justes limites. A cette méthode d'éducation, jaillie du cœur de Don Bosco, tout amour pour la jeunesse, Louis resta débiteur d'avoir posé de solides bases à sa formation littéraire. Ce fut alors que le beau commença à resplendir à son esprit ; il commença alors à le sentir, et l'on ne peut dire quelle puissante attraction il a exercé sur son âme aussi bien disposée.

A la fin de la cinquième, ayant passé de brillants examens et obtenu la première place parmi ses camarades, il fut jugé apte à entrer en troisième. Mais, pour qu'il fût plus proche de son pays, pour qu'il pût jouir d'un climat plus favorable à sa santé affaiblie par l'étude, et surtout, parce qu'il traversait pour son développement physique une période assez dangereuse, son bon tuteur, plein de sollicitude pour son bien, résolut de l'envoyer au collège salésien de Mirabello près de Casal. C'était la première maison fondée hors de Turin par Don Bosco qui y avait envoyé, pour la diriger, lors de son ouverture en octobre 1863, Don Rua, celui-là même qui, 25 ans plus tard, devenu successeur de Don Bosco, devait gouverner et gouverne encore le timon de la pieuse Société de Saint-François de Sales avec tant d'amour et de prudence qu'il a mérité d'être appelé un Don Bosco encore vivant. Cependant, en cette année 1865, Don Rua venait d'être rappelé à Turin et remplacé par Don Bonetti, salésien d'une vertu admirable et d'une piété remar-

quable, trop tôt ravi par la mort à l'amour et à l'admiration de ses confrères et de ses élèves.

Vers le milieu d'octobre 1865, les élèves de ce collège furent grandement surpris de voir arriver un jeune homme éveillé et vigoureux, aux cheveux rouges, à la démarche franche et dégagée, poli et affable envers tous. C'était notre Louis Lasagna qui vers le soir faisait son entrée. Il ne tarda pas à se concilier l'affection de ses compagnons qui, surtout lorsqu'ils virent qu'il était en troisième, eurent envers lui un certain respect et le traitèrent, je dirais presque, avec égard. Pour lui rien de nouveau dans cette maison qui était réglée sur le modèle de l'Oratoire de Saint-François de Sales; toutefois, les premières fois qu'il s'approcha des sacrements, il sentit quelque regret de ne plus pouvoir ouvrir sa conscience à Don Bosco, à qui pendant trois ans il avait, en toute candeur, découvert tous les secrets de son âme; mais il en fut bientôt consolé quand on lui eut dit que Don Bosco continuerait à être son directeur spirituel, parce qu'il venait de temps à autre visiter ses fils de Mirabello. Notre Louis eut aussi à éprouver dans les études une amère déception, mais heureusement elle fut de courte durée. Fortifié par le repos des grandes vacances, il s'était de nouveau mis au travail avec toute l'énergie dont il était capable; mais quelque application qu'il mît dans ses compositions, il ne lui arrivait jamais de satisfaire pleinement son professeur, qui avec raison lui reprochait de se laisser trop emporter par son excessive fantaisie, d'unir sans aucun goût les métaphores et les figures de rhétorique les plus exagérées, de faire usage de paroles et de phrases étranges et recherchées. Mais le professeur ne prêchait pas dans le désert, parce que, en peu de mois, par la lecture des classiques dont il apprenait par cœur les meilleurs passages, l'ardent jeune homme s'était formé ce style limpide, plein de vie et de chaleur, qu'on admira toujours ensuite en lui, soit qu'il parlât, soit qu'il écrivit.

Pour épuiser les matières du programme, qui étaient nombreuses, et préparer ses élèves à l'examen, le professeur avait cru devoir se montrer assez exigeant. Il sembla même alors que plus d'un d'entre eux pliât sous le faix du travail; néanmoins Louis Lasagna trouvait,

en dehors de ses devoirs, le moyen d'apprendre chaque jour, ou un chant du Dante, ou quelque poésie, ou quelque passage d'auteurs latins et italiens pour les réciter de lui-même en classe et en obtenir des points de diligence. Interrogé comment il trouvait le temps pour tout, il révéla son secret. Il avait réussi à se faire placer au dortoir près de la lampe, et quand tous ses compagnons et le surveillant lui-même dormaient profondément, lui, tout en étant au lit, lisait et étudiait. Cependant celui-là se tromperait beaucoup, qui voudrait prouver par là que notre Louis avait déjà complètement dompté son caractère, et qu'il sortait toujours avec honneur de la lutte contre lui-même. Combien de fois, après lui avoir décerné des éloges mérités, le professeur se voyait obligé de le réprimander assez vertement pour avoir par trop de vivacité transgressé les règles de la discipline! Tant il est vrai que, en prenant congé de lui pour les vacances, à la fin de l'année, il remerciait avec reconnaissance son professeur de l'avoir supporté avec tant de patience. « Tout autre, disait-il, les yeux voilés de larmes, tout autre m'aurait chassé cinquante fois de la classe. »

En raison de sa vive piété, les fêtes religieuses laissaient une profonde impression dans son tendre cœur et lui donnaient une grande impulsion pour avancer dans le bien. Il se rappelait plus tard avec enthousiasme la fête de l'Immaculée-Conception de l'an 1865. Ce qui l'avait le plus frappé, ce fut la courte, mais éloquente allocution par laquelle le Directeur, après les prières du soir récitées à la chapelle devant l'image de la Vierge, toute entourée de fleurs et de lumières, exhorta tous ses enfants à se consacrer sans retour à la Reine du ciel et de la terre. Pas une syllabe de ce discours ne devait être perdue pour notre jeune ami. Il garda de même un souvenir ineffaçable de la retraite prêchée cette année à Mirabello par Monseigneur Belasio, missionnaire apostolique. Le 27 juin 1894, écrivant de Cuyaba, capitale du Matto Grosso, dans le Brésil, il évoquait avec une ineffable consolation ces chers souvenirs. Voici ses paroles: « Le courant des fleuves entraîne avec lui des plantes aquatiques à feuilles assez larges pour former de vrais îlots flottants. Quand je les voyais filer sous mes yeux à côté de notre bateau, je cherchais presque instinctivement d'un regard

avide si, entre ces feuillages luxuriants et verdoyants ne se mouvait pas quelque gazelle malavisée ou quelque imprudent lapin. Que voulez-vous ? Je ne rappelais encore avec un plaisir indicible cette vive peinture que savait nous faire de semblables phénomènes dans ses sermons Mgr Belasio à l'âme d'apôtre et d'artiste en même temps. Ce sont des choses que j'ai entendues enfant à Mirabello, il y a vingt ans, mais je ne les oublierai jamais. Il me semble encore voir ce cher vieillard se pencher hors de la chaire et, avec les mains, les regards, la magie de la voix et de la parole, les mouvements de toute la personne, peindre sur le vif l'imprudent lapin, emporté par la courant sur un petit pré fleuri. Tout d'abord il lève le museau, dresse les oreilles comme effrayé par la peur de s'engouffrer, mais bientôt il se rassure, en voyant une si bonne herbe devant lui, et finit par prendre goût à se sentir emporté dans cet éden enchanté, d'où il voit courir et passer, en fuyant devant lui, tant de scènes, tant de panoramas, de plaines, de bois variés, jusqu'à ce que, hélas ! l'abîme l'engloutisse tout à coup au milieu de ses songes. Image trop vraie de la vie étourdie et de la fin misérable de tant de jeunes gens qui se fient gaiement aux apparences enchanteresses d'un monde trompeur. »

Voilà une preuve évidente que son cœur et son esprit, comme une cire molle, recevaient facilement et retenaient avec ténacité toutes les impressions salutaires. Ses professeurs ne se trompaient donc pas, en s'inquiétant peu que toute sa vertu ne parût pas alors extérieurement. D'autre part, pour cela même, Louis était particulièrement aimé de ses condisciples. Réjouis par son habituelle gaieté et par ses bons mots et fines réparties, attirés par cet air franc qui ne connaît pas la feinte, émerveillés de son amour pour l'étude, ils étaient heureux de jouer avec lui et de jouir de sa compagnie. Il savait si bien tirer parti de ce prestige sur ses compagnons, qu'il exerçait un véritable apostolat au milieu d'eux. Il arrivait souvent que professeurs ou surveillants fussent appelés à l'improviste pour n'importe quelle affaire, et par suite les élèves de troisième restaient seuls. Comme on pouvait s'y attendre, on jouissait de ces quelques minutes de liberté, c'était un bavardage animé, plaisanteries et éclats de rire de jeunes étourdis ; mais il n'est ja-

mais arrivé qu'une parole déplacée vint sur les lèvres de ces gais jeunes gens, ni que Dieu fût offensé. Il y avait Louis Lasagna qui veillait et les supérieurs n'avaient rien à craindre. Devenu abbé et chargé à son tour de l'enseignement et de la surveillance, il rappelait devant ses élèves le souvenir de cette gaieté, qui était si douce par cela même que le péché en était banni.

Il convient de raconter encore un petit fait qui prouve une fois de plus sa bonté de cœur et l'influence morale, le prestige qu'il exerçait sur ses compagnons. Un jeudi du mois de juin, les pensionnaires de Mirabello avaient été conduits passer la journée dans les environs de la Madone du Temple, non loin de Casal Monferrat. Selon le système de Don Bosco, les pratiques religieuses eurent la place d'honneur dans la pieuse église des Pères Capucins ; mais ensuite les divertissements variés et les joyeuses courses dans les prés du sanctuaire ne firent pas défaut. Louis avec ses compagnons tournèrent leurs pas vers la rive du Pô. S'étant assuré que tous ceux qui étaient là étaient ses disciples et par conséquent dans les mêmes pensées et sentiments, il interrompt les conversations joyeuses, arrête ses amis, leur adresse quelques paroles enflammées, puis, dans un élan oratoire, supérieur à son âge, leur fait étendre la main sur l'onde fuyante du fleuve et promettre une fidélité éternelle à Dieu, à la patrie, aux enseignements de leurs maîtres.

Un de ceux qui étaient présents, lié depuis lors par la plus étroite amitié avec Mgr Lasagna, le chanoine Calcagno, professeur de théologie au séminaire de Casal, attesta, dans une lettre du 3 février 1899, la vérité de tout ce qui est raconté ici. La réussite de ces jeunes gens dans les carrières entreprises, nous fait foi de la sincérité de leurs promesses.

D. ALBERA.

(A suivre.)

Études. — 20 septembre : Balzac, *P. Longhaye*. — La réforme scolaire en Prusse, *P. Bernard*. — Les griefs contre les Jésuites anciens et modernes, *P. Brucker*. — Le roman d'un collégien, *P. Bremond*. — A propos de Malebranche, *P. Moisant*. — Le socialisme et le travail, *P. de Bricourt*. — La parole du pape, *P. J. Br.* — Revue des livres. — Événements de la quinzaine. — Tables. Abonnements. Un an : 25 frs. Union postale : 30 fr. Librairie Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris VI.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. — Gérant JOSEPH GAMBINO. 1901 — Imprimerie salésienne.

BIBLIOGRAPHIE

ALBERT DU BOYS

Don Bosco et la pieuse Société des Salésiens.

Nos Coopérateurs nous ont demandé bien souvent de leur indiquer un ouvrage dans lequel ils pourraient trouver des renseignements précis sur les œuvres de Don Bosco. Ils désireraient un livre où l'histoire des humbles commencements de ces œuvres et de leurs rapides progrès fût accompagnée d'indications bien précises sur leur caractère et sur leur esprit.

Nous ne voulons pas renvoyer nos correspondants à étudier à la fois la collection du Bulletin Salésien, le charmant livre de M. le docteur D'Espiney, et quelques brochures, très courtes, et, par une suite nécessaire, très incomplètes.

M. le docteur D'Espiney, s'est proposé surtout de mettre en lumière l'intervention prodigieuse de la bonté toute puissante de Notre-Dame Auxiliatrice pour faciliter l'établissement de ces œuvres et assurer leur développement. Il n'a pas voulu tracer un tableau complet et raisonné des Institutions salésiennes.

Un de nos Bienfaiteurs, M. Albert Du Boys, ancien magistrat, a comblé cette lacune. Laissant de côté le point de vue si bien traité par M. le docteur D'Espiney, il s'est attaché presque exclusivement à l'exposition des œuvres de Don Bosco et a intitulé son livre: **Don Bosco et la pieuse Société des Salésiens**. Ce livre ne fait donc pas double emploi avec celui de M. le docteur D'Espiney, il le complète au contraire fort utilement.

M. Albert Du Boys est un écrivain catholique, avantageusement connu dans le monde littéraire et scientifique chrétien, par plusieurs ouvrages des plus importants, parmi lesquels nous citerons une *Histoire du droit criminel des peuples modernes* en 6 volumes, in-8, et une *Histoire de Catherine d'Aragon ou des origines du schisme Anglican*.

Nous devons beaucoup de reconnaissance à l'éminent historien, dont le but principal a été de contribuer, en les faisant mieux connaître, au développement des Institutions salésiennes, au profit de la jeunesse pauvre et abandonnée, dans les pays civilisés comme chez les sauvages des Pampas et de la Patagonie.

Bien qu'écrit avant la mort de Don Bosco, ce livre n'a rien perdu de son actualité. Il ne donnera certes pas le tableau de l'état présent des œuvres de Don Bosco, mais il fait suffisamment connaître leur but, leur origine et c'est ce que désirent nos Coopérateurs.

Nous sommes heureux de pouvoir offrir ce volume à tous nos Coopérateurs au prix de **trois francs** franco, ce qui leur permettra en même temps, malgré la modicité du prix, de faire une bonne œuvre.

Prière de s'adresser au *Bulletin salésien*,

32, rue Cottolengo, à TURIN,

ou à la *Librairie salésienne* 32, rue Madame, à PARIS.

ANTI-
DIABÉTIQUE
VÉGÉTAL
VOIZEL

DIABÈTE

GUÉRISON
ASSURÉE
Nombreuses attestations
Le Flacon :
6 fr. 80

On assure que le Diabète n'est qu'une simple névrose ou une lésion du foie ou même du pancréas. Ce qu'il y a de certain c'est que c'est une maladie grave essentiellement progressive, épuisante, conduisant plus ou moins rapidement à la cachexie et à la mort pour peu qu'on soit indifférent à son traitement.

Voici en quelques lignes les symptômes du diabète.

Sécheresse de la peau, soif très vive et que rien ne calme, appétit exagéré alternant avec le dégoût des aliments. Les forces sont abattues, vous n'éprouvez aucune sensation, aucun désir. Après quelques années de ces troubles, viennent se greffer des symptômes plus graves. La salive est écumeuse, la langue rugueuse, les gencives molles, sanieuses, gonflées, les dents s'altèrent, se déchaussent sans carie. L'haleine est fétide, puis la vue s'affaiblit, l'amaigrissement devient progressif pour arriver à l'émaciation du squelette dans un temps plus ou moins bref.

Or, cette maladie est l'effet apparent d'une cause mystérieuse ou plutôt d'origine nerveuse : c'est cette cause qu'il faut modifier jusqu'à ce que la guérison soit obtenue.

L'ANTIDIABÉTIQUE VOIZEL, liqueur exclusivement végétale, a cette vertu ; expliquons avec clarté l'action de ce médicament.

Dans la famille des *Liliacées* (tribu des *Scilliers*), il existe différents genres et différentes espèces qui sont presque toutes condimentaires et d'un usage à peu près général, c'est-à-dire qu'on peut se soumettre sans aucune crainte à l'action d'un tel agent qui n'est pernicieux que pour les organismes microscopiques. Non seulement ce remède est microbicide, mais il est encore phy-

siologique, il agit sur le rein en tant qu'il est de la famille de *la Scille*, il vient agir sur la masse du sang, la dépouille des sucs sécrétés aussi bien bacillaires que de fermentation et prépare ainsi les voies à l'élimination de l'excès de pouvoir glycogénique du foie.

Un second médicament vient s'ajouter à l'action de notre *Scille spéciale*.

Le *Genévrier* (*Juniperus communis*) appartient à la famille des *Conifères* et son action est d'autant plus considérable que la distillation de ses baies, de ses sommités et de son bois a été plus parfaite et conduite dans un but exclusivement thérapeutique.

Le médecin sait que le suc du *Genévrier* est d'une saveur amère, chaude et aromatique, que c'est un de nos meilleurs stimulants, qu'il est essentiellement stomachique et le meilleur modificateur de nos sécrétions à travers les muqueuses, il est antiscorbutique et modifie rapidement la cachexie, d'où qu'elle vienne.

Il n'en fallait pas davantage pour lui assigner un rôle puissant comme modificateur des fonctions bio-chimiques. Aussi tient-il ce qu'il promet ; et rapidement il régularise les fonctions digestives, modère l'action glycogénique du foie et ajoute son action émétique à l'action empyreumatique de son collaborateur *la Scille*.

Un verre à liqueur le matin, un au second déjeuner, un le soir avant le repas et jugez du résultat.

L'Antidiabétique Voizel est une liqueur exclusivement végétale. Les plantes qui entrent dans sa composition sont cultivées et récoltées d'une façon toute spéciale à l'Orphelinat agricole Salésien de Saint-Genis (Charente-Inférieure).

La préparation de l'antidiabétique est faite dans les laboratoires de la Pharmacie Normale de Paris, 17 et 19, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence.

On trouve l'ANTIDIABÉTIQUE VOIZEL : à Paris, au dépôt général, Pharmacie Normale, 19, rue Drouot ; à la Colonie agricole Salésienne de Saint-Genis (Charente-Inférieure) ; et dans toutes les bonnes Pharmacies.

Pour renseignements, on peut s'adresser à l'Oratoire Salésien, 29, rue du Retrait, Paris ; à la Succursale des Œuvres de Don Bosco, 32, rue Madame, Paris ; et à toutes les Maisons Salésiennes de France et du monde entier.

Prix du flacon : 6 fr. 50, port en sus. Pour la France, à partir de 5 flacons, franco de port et d'emballage. Une caisse de 5 flacons, 32 fr. 50.